

À LIVRAISON GRATUITE.

À LIVRAISON

# LA JEUNE VEUVE

ROMAN INÉDIT

PAR **HENRI DEMESSE**

MAGNIFIQUES ILLUSTRATIONS DE KAUFFMANN

---

Le nouveau roman que nous présentons à *nos amis*  
**LA JEUNE VEUVE** est un drame d'amour, de sentiments et de  
raconté d'une manière particulièrement intéressante par le célèbre  
**HENRI DEMESSE**

À LIVRAISON GRATUITE.

À LIVRAISON

# LA JEUNE VEUVE

ROMAN INÉDIT

PAR **HENRI DEMESSE**

MAGNIFIQUES ILLUSTRATIONS DE KAUFFMANN

---

Le nouveau roman que nous présentons à *nos amis*  
**LA JEUNE VEUVE** est un drame d'amour, de sentiments et de  
raconté d'une manière particulièrement intéressante par le célèbre  
**HENRI DEMESSE**



LA  
CRITIQUE  
DE LA  
FEMME  
DOCTEUR,

OU  
DE LA THEOLOGIE  
TOMBE'E EN QUENOUILLE.

COMEDIE



A LONDRE,  
Chez T O N S O N.

1731.



1804  
110

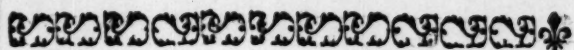
2  
8585.3.65

Harvard College Library  
From the Library of  
Ferdinand Bôcher  
Gift of James H. Hyde  
April 17, 1904

562

RECEIVED  
HARVARD  
LIBRARY

82  
N  
F  
F  
L  
L  
J  
I  
P  
A  
C  
P  
M  
P  
M  
L  
C  
I



## NOMS DES ACTEURS.

FRANCISCO , Chef des Comédiens-  
suivans.

FLORIDOR. }

LEONOR. |

LUCILE. |

JUSTINE. }

ISABELLE. |

PIERROT. |

ARLEQUIN. }

Comédiens.

CLORIS , Sœur de M. Tintamarre.

PAMPHILE. }

M. TINTAMARRE. }

Avocats.

PHLEGIAS }

METAPHRASTE. }

Docteurs.

LYZETE , Suivante de Cloris.

COLIN , Laquais.

*La Scène est à Caen , en Norman-  
die , chez Francisco.*

no 100

NOMS DES ACTEURS

FRANCISCO, Chef des Comédiens.

divers

FLORIAN

LEON

LOUIS

Comédiens

ISABELLE

PIERRE

ARLEQUIN

CLORIS, sœur de M. Timothée

JAMILLE

ANTHONY, fils de M. Timothée

THOMAS

METASTASE

LYDIE, sœur de Cloris

COLIN, laquais

Le spectacle de la Comédie, en l'honneur  
des Arts, sera donné



LA

D

E

S

J

nô  
he  
va  
Pu  
di  
fo  
fi  
tr



LA CRITIQUE  
DE  
LA FEMME DOCTEUR.  
OU  
DE LA THEOLOGIE TOMBÉE  
EN QUENOUILLE.  
COMEDIE.

---

ACTE I.  
SCENE PREMIERE.

PHLEGIAS,

**J**E crains toujours que mon songe ne s'explique. O Ciel quel coup de foudre pour notre parti, si on venoit à jouer cette malheureuse Comedie. Il n'en faudroit pas d'avantage pour nous decrier dans l'esprit du Public. Qui peut avoir decouvert à ce maudit Auteur tout ce qu'il y fait dire à ses Personnages je l'ay toujours dit : nous nous fions trop aux Femmes, quelqueune d'elles nous trahit il n'en faut pas douter.

A



## SCENE II.

PHLEGIAS, PIERROT.

PHLEGIAS (*à Part*)

**V**Oici un homme qui pourra me donner les éclaircissements que je cherche, tâchons adroitement de luy faire dire tout ce qu'il peut sçavoir touchant cette Femme Docteur. *Haut.* Dites moi, mon ami, vous êtes de la troupe de Francisco, n'est-ce pas ?

PIERROT.

Sans doute : voila mon role que je tiens à la main.

PHLEGIAS.

En verité vous faites tous des merveilles, & tout le monde est charmé de vos comedies.

PIERROT.

Vous verrez bien autre chose dans quelques jours : nous devons en jouïr une qui est la plus drole du monde.

PHLEGIAS.

Je le crois.

PIERROT.

Tenez : Si vous la voyez, elle vous feroit crever de rire.

PHLEGIAS.

C'est quelque piece nouvelle sans - doute ?

PIERROT.

Oùi & qui est fort bonne même ; je puis le dire, car je lay lüe.

PHLEGIAS.

Et vous l'appellez ?

PIERROT.

La Quenouille . . . non non. La Femme tombée , ou le Docteur en Quenouille.

PHLEGIAS. (à Part )

O Ciel ! *Haut.* Et qui dit on qui à fait cette Comedie ?

PIERROT.

C'est un Miloniste qui la faite contre des Jan. . . . foin . . ces diables de noms m'echappent toujours . . . contre des Jan . . . . des Jansenistes : my voilà. Je veux vous apprendre ce que c'est que cette Comedie. Il y a un Monsieur l'Abbé Grossel , un autre Monsieur Fadel, le Carcan , les Galeres , les Jansénistes , Cinquante Avocats , de Frondebulles , de Braillardins , de Gilotins , de Baudichons.

PLEGIAS.

Adieu mon Ami !

PIERROT.

Attendez , vous n'avez pas tout vu. Il y a encore dans cette Comedie , le Pape , des Cardinaux , des Evêques , des Conciles , des Accordes avec des Accordées , des Lucreces , des Plaideuses , des raisonneuses , des Dames du quartier , des peres , des meres , des femmes , des filles , des oncles , des neveux : tenez, c'est tout plein de jolies choses.

PHLEGIAS.

Cela suffit. Je vous suis bien obligé.

PIERROT

Quand nous avons lû quelque chose , nous savons en rendre compte , oui. N'allez pas au moins divulguer tout ceci ? Nous ne voulons pas qu'on le sçache, que lorsque nous jouerons la Comedie.

PHLEGIAS.

Et pourquoi cela ?

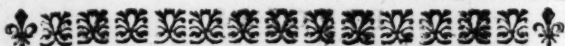


PIERROT.

Parceque, si les Jansénistes le sçavoient, ils ne viendroient pas à cette Comedie, & nous sommes bien aises qu'ils y viennent. Qu'en pensez-vous, ils seront bien attrapez? ne leur en dites rien au moins, ce seroit aussi-bien tantpis pour vous que pour nous, puisque vous n'auriez pas le plaisir de les voir là avec un pied de nez.

PHLEGIAS.

Oùï, oùï, *à part.* Ne perdons pas un moment. Allons, allons faire tous nos éforts pour empêcher la representation de cette insolente Comedie. Ah fâcheux Molinistes vous ne nous aviez pas menacez de ce coup!



## SCENE III.

FRANCISCO, FLORIDOR,  
PIERROT. LEONOR.  
JUSTINE.

FRANCISCO.

**T**E voila fier comme un coq avec ton rolle.  
PIERROT.

Diriez-vous que j'ay attrapé ce caractère du premier coup, & sans aucun effort? J'en desie un autre de faire aussi-bien que moi Monsieur de la Bertaudiniere.

FRANCISCO.

Je le croi. Tu n'as qu'à laisser agir la nature pour faire ce rôle dans sa dernière perfec-

tion. *A Floridor.* Allons Monsieur Bertaudin, ce front sanctifié, ce maintien plus modeste, ces yeux colez à terre, & de tems en tems tournez amoureuxment vers le Ciel. Vous avez bien fait de prendre un chapeau à grands bords. Cela donne un air de gravité qui impose. Dailleurs on peut là-dessous jouir de la prunele sur tous les jolis minois, sans que personne s'en aperçoive. Voila-t-il pas celle-là qui rit ?

LEONOR.

Le moyen de s'en empêcher ; puis-je me regarder comme Femme Docteur sans rire ?

FRANCISCO.

Froncez-moi bien ces sourcils. Bon. l'air un peu plus fier, & tirant sur le mépris, le ton décif & arrogant, la parole haute, mêlez à tout cela un petit air de confiance. Là, que tout respire en vous la Femme Docteur.

PIERROT à Justine.

Faisons nous deux, puisque vous faites Angelique qui est ma Maîtresse. Je vais vous repeter mon compliment : regardez-moi bien.

*Belle Angelique,*

*Vos attraits ont des charmes amoureux, non,*  
*doucereux,*

*Dont les apas sont si fort sarsoureux,*

*Que dans votre nom je trouve . je trouve l'E-*  
*vangile.*

FRANCISCO.

Que dites-vous de Pierrot ? N'aurai-je pas là un bon second pour vous exercer ?

JUSTINE.

Pourquoi nous interrompez-vous ? Nous allons entreprendre une cene amoureuse des plus jolies. Vous l'avez fait sans doute pour me faire enrager.

PIERROT.

Cela n'est rien Nous recommencerons , à *Francisco*. Au moins vous ne vous moquez pas de moi , & vous me laisserez mon rôle ?

FRANCISCO

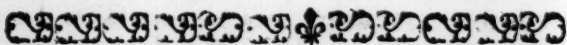
N'aprehende rien. Quoique mon Valet je veux bien te mettre avec nous sur le Theatre , & contenter l'extrême envie que tu en as depuis si long-tems. Mais ce sera à condition que tu m'exerceras bien ces gens-là.

PIERROT.

Laissez-moi faire vous serez content. Mais si Arlequin étoit de retour avant la représentation de nôtre Comedie, me promettez-vous de ne pas lui donner Monsieur de la Bertaudiniere ?

FRANCISCO.

Oùi, oùi. Je vais voir cependant où sont les autres Acteurs.



# SCENE IV.

ARLEQUIN, FLORIDOR,  
ISABELLE , JUSTINE,  
LEONOR, PIERROT.

ARLEQUIN. *paroît surpris & éfrayé.*

Misericorde ! je suis mort. Hai que de gens venus de l'autre monde ! Ne m'approchez pas de grace Eh ! Monsieur Thomas Diafoirus qu'êtes-vous venu faire ici ? venez vous chercher le compliment que vous destiniez à vôtre belle-mere , & que vous perdiez en chemin?

## PIERROT.

Que dit-il celui là ? Est-ce que je suis Thomas Diafoirus moi ? Je suis Monsieur de la Bertaudiniere neveu de mon oncle Monsieur Bertaudin. Thomas Diafoirus sçavoit-il faire comme moi le Coq-d Inde , & crier aux Jesuites pia , pia , pia , glou , glou ? c'étoit un sot , qui ne sçavoit pas faire un compliment à sa Maîtresse. Mais moi j'en fais à la mienne qui sans vanité sont bien trouffez.

## ARLEQUIN.

Vous n'êtes donc pas Thomas Diafoirus ?

## PIERROT.

Je suis Monsieur de la Bertaudiniere , vous dis-je , Amant de ma Maîtresse Angelique.

## ARLEQUIN.

En voudriez-vous jurer sur vôtre foi ?

## PIERROT.

Encore ? voila un homme bien opiniâtre.

## ARLEQUIN.

Et celui-là qui leve les yeux au Ciel , & qui jette de profonds soupirs , c'est Tartuffe que je crois ?

## FLORIDOR.

Je suis Monsieur Bertaudin, graces à Dieu , septante-huitieme pilier de la Morale Severe & de la grace efficace , le très-devot , le très-humble & le très affectueux serviteur & admirateur du saint Evêque , du saint Prêtre , & de nos autres venerables Docteurs.

## ARLEQUIN.

Comment donc avez vous pu faire pour ressembler si fort à Monsieur Tartuffe sans être lui ?

## FLORIDOR.

Vous trouvez donc que je lui ressemble bien ?

ARLEQUIN.

Las ! comme un voleur à un fripon.

FLORIDOR.

C'étoit sans doute un grand homme de bien que ce Monsieur Tartuffe ?

ARLEQUIN.

Un si grand homme de bien que Messieurs de la Justice, jugeant que la terre n'étoit pas digne de le porter, voulurent le loger entre deux airs. *A Lucile*, & vous la Belle ne seriez vous pas Armande par hazard ? au moins en avez-vous l'encoulure.

LUCILE

Il paroît mon ami que vous êtes bien neuf sur les grandes matieres. Sçachez s'il vous plaît, que cette Armande que vous avez vû chez les Femmes Savantes, n'étoit qu'une Savante ordinaire, & que je suis une Theologienne, moi qui vous parle, ouï, une Theologienne, une Rigoriste, un des Arcboutans du parti de la verité, la terreur du Molinisme, le Conseil des cinquante. Voila ce que je suis, ignorant, voila ce que je suis.

LEONOR.

Vous verrez qu'il me prendra aussi pour Philaminte la mere de cette Armande. Allons nous-en, ma fille. Ne voyez-vous pas que c'est un profane qui n'a jamais mis le pied dans les sublimes & divines regions de la Theologie ?

ARLEQUIN.

Pardonnez-moi: je voulus une fois y monter, mais en grim pant le long du rocher qui sert de pied'estal à cette region sublime, je m'acrochai malheureusement à une pierre que je croiois tenir à ce rocher & qu'un vent orageux venu du côté de Flandre en avoit dé-

tachée : elle me demeura à la main & me fit tomber avec elle dans un précipice rempli d'une certaine eau qui entête , & qui jette ceux qui en boivent dans une yvresse la plus drôle du monde. J'en bûs mon saoul , bien malgré moi , & bien-tôt après je me crus un Oracle , je regardois en pitié du haut de ma Doctrine tous les Sçavants qui ne me paroissent pas plus gros que le plus petit poil des oreilles de mon Baudet. Je croiois voir clair dans les endroits les plus obscurs. Cependant je ne laissois pas que d'attraper maintes bosses à la tête, en allant de tous côtez à l'étourdie ; & bien m'en prit quelle fût des plus dures , car après tant de chocs , elles ne pouvoit qu'être fêlée, le reste de mes jours. En un mot j'extravaguois si bien & si beau que je regardois comme des fous tous ceux qui rioient de mes extravagances, & je serois encore dans ma folie, si un homme charitable ne m'eût fait boire quelques gouttes d'une liqueur qu'il avoit apporté de cette belle Région que vous croies habiter.

LEONOR.

Venez ma fille , venez. Se peut-il qu'il y ait tant de petits esprits dans le monde ? Ah , que bien peu de gens nous ressemblent !

ARLEQUIN.

Oh ! qu'oüi , à Isabelle. Pour celle-ci , si elle n'est point une ressuscitée , elle ne peut manquer d'être quelque Magicienne , car , tantôt on la prend pour la Justine du flatteur , tantôt pour la Nicole du malade imaginaire , tantôt pour la Dorine du Tartuffe , & ensuite quand on la bien considérée , on trouve qu'elle n'est ni l'une ni l'autre.



ISABELLE

Vous êtes donc bien curieux de sçavoir qui je suis ?

ARLEQUIN.

Oh ! tant.

ISABELLE.

Allez demander à tout le monde qui est Finete. . . Je crois qu'il ne me connoît pas encore.

ARLEQUIN

Il fait trop sombre ici. Venez belle sorciere dans ce petit endroit écarté , afin que je puisse m'assurer de ce que vous êtes.

ISABELLE.

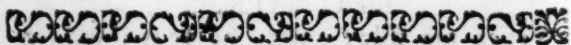
Oh ! que nenni ; je n'aime point à être examinée de si près.

ARLEQUIN.

Vous voulez donc que j'aye toujours peur en vous voyant ?

ISABELLE.

Allez , allez ; je ne suis pas si diable que noire.



## SCENE V.

ARLEQUIN, FRANCISCO.

FRANCISCO.

**T**E voila bien-tôt de retour. Tu viens de voir-là un échantillon de nôtre Femme Docteur ? Qu'en dis-tu ?

ARLEQUIN.

Quoi ! ce sont les Acteurs de cette Comedie ?



medie : hélas je les avois pris pour des vieux originaux venus de l'autre monde.

FRANCISCO.

Tu feras toujours le fou ?

ARLEQUIN.

Non , non , je ne ris point : vous même , si vous ne saviez pas ce que c'est , vous y feriez trompe tout comme moy , tant la ressemblance est grande. Mettez moi la main sur le cœur , voyez dans quelle agitation il est encore ! Hai ! hai ! hai , je n'en puis plus. n'avez vous pas la quelque confortatif ?

FRANCISCO.

*Lui donnant un coup de pied. Tiens : voila dequoy remettre tes esprits.*

*ARLEQUIN. prend la jambe de Francisco , le fait tomber , & s'elance en même temps à l'autre bout du Theatre.*

Miracle ! la peur que vous venez de me faire, ma gueri entierement de l'autre. Vous êtes bien heureux de pouvoir operer de pareils prodiges , & de faire plus en tombant qu'un Medecin sur pied ! la savante chute que voila ! si j'estois à votre place , je tomberoïs cent fois le jour.

FRANCISCO.

Avec tes badinages tu as failli à me faire casser le cou.

ARLEQUIN.

Je pense voir la bas un échapé d'Esculape. Voulez vous que je lui dise de venir faire une descente sur les lieux de son Domaine pour voir s'il n'y auroit point quelque contusion ? vous serez edifié de son respect. Ecoutez une petite chanson que jay fait en l'honneur & gloire de mon Postviseur ; elle vous servira de

14. *La Critique de la Femme Docteur.*  
lénitif en attendant l'aplication des reme-  
des. *Il chante.*

J'aime mon Apoticaire,  
Pour le grand respect qu'il à ;  
Si-tôt qu'il voit mon derriere ,  
Sur un genou le voilà ;  
J'aime mon Apoticaire ,  
Pour le grand respect qu'il a.

Holà M Cusiffle ! que diantre est devenu cet  
homme ? Je ne le vois plus Parlons d'autre  
affaire. Quel Rôle m'avez vous réservé dans  
la Femme Docteur ?

FRANCISCO.

Vat-en au diable : je n'ay plus de Rolles à  
donner.

ARLEQUIN.

Et que fera donc Arlequin durant la Co-  
medie ?

FRANCISCO.

Mou he les chandelles , si tu veux.

ARLEQUIN.

Donnez-moy un Role , autrement . . . .

FRANCISCO.

Que feras - tu ?

ARLEQUIN.

J'iray crier aux quatre coins de la ville  
*Gare la Femme Docteur ! Gare les Tarruffes !*

FRANCISCO.

Va le crier par toute la terre , que m'im-  
porté ?

ARLEQUIN.

Je me feray Janseniste.

FRANCISCO.

Fais toy Turq.

ARLEQUIN. *Tire son Sabre.*  
Et je sabreray vôtre femme Docteur.

FRANCISCO.

Et je te froterai les oreilles.

ARLEQUIN.

Et vous ne me connoître pas : je cachéray ma colere & ma vengeance sous un air devot; & la dessous, sans rien craindre, je dechainéray contre vous toute la cabale, qui vous traitera d'impie, d'empoisonneur public, de peste du genre-humain, & j'en riray sous cappe.

FRANCISCO.

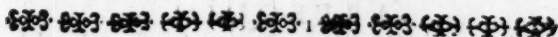
Et tu feras comme ce Loup, qui voulut contrefaire Guillot. Il se deguisa d'abord assez-bien; mais desqu'il se mit à crier,

*G'est moy qui suis Guillot Berger de ce Troupeau.*

Il fut reconnu. Bergers & chiens coururent après luy, en criant au scelerat ! au Larron ! & le drolle n'osa plus paroître. *Il s'en va.*

ARLEQUIN.

Vous vous en allez donc ? la peste, nôtre feal, vous ne vous motquerez pas de moy impunément. En dépit que vous en ayez je jouerai mon rôle dans vôtre Comedie. Voici nôtre homme de tant-tôt. Que vient-il donc chercher ici ?



## SCENE VI.

ARLEQUIN, PHLEGIAS.

ARLEQUIN.

**J**E crois que je me suis trompé, & que c'est là un Docteur ? Il a au moins la mine Docto.

rale. Voyons un peu. Bon jour, bon jour ,  
M. le Docteur ?

PHLEGIAS.

Vous avez raison de m'appeller Docteur ;  
car je le suis *in utroque jure*.

ARLEQUIN.

Que j'en jure : Un Docteur , ma foi , n'est  
pas un morceau si rare ; oïla nôtre Theatre  
qui va être rempli de Femmes Docteurs.

PHLEGIAS.

Est-il possible qu'on puisse se résoudre à jouer  
cette Femme Docteur , & que personne ne s'y  
oppose ?

ARLEQUIN.

Cela est si possible , que vous l'allez voir  
dans deux jours avec la Coëffe Doctorale sur  
vôtre Theatre, où elle doit accoucher d'une  
pepinière de Docteursions.

PHLEGIAS. *bas.*

Ah fâcheux Molinistes !

ARLEQUIN.

Que murmurez vous là des Molinistes ?  
Quel animal est-ce ?

PHLEGIAS.

Vous ne vous trompez pas en disant que  
c'est un Animal , c'en est bien un , & un ter-  
rible animal qui ne cherche qu'à nous devorer.

ARLEQUIN.

Mais , quelle espece d'animal , est ce la chi-  
mere ?

PHLEGIAS.

Plût à Dieu que ce fut une chimere ! il n'est  
par malheur que trop réel. Un Moliniste est...

ARLEQUIN.

Est-ce l'Hydre à cent têtes ?

PHLEGIAS.

C'est bien un Hydre , mais elle n'a qu'une

tête & beaucoup de bras. Un , Moliniste, . . .

ARLEQUIN.

C'est le Phœnix sans doute ?

PHLEGIAS.

Si vous m'interrompez toujours , le moyen que je vous contente ? un Phœnix , dites-vous c'est bien une espee de Phœnix, car quelques coups qu'on lui porte , quelques maux qu'on lui fasse , il en triomphe toujours , & sort de ses malheurs , comme le Phœnix de sa cendre , plus brillant & plus glorieux que jamais.



## SCENE VII.

FRANCISCO , PHLEGIAS , ARLEQUIN.

FRANCISCO. *Un papier à la main qu'il tend du côté de Phlegias.*

Tiens. Voila un personnage que je te donne à jôier.

ARLEQUIN.

Je n'ay que faire de vos rôles. Donnez-le à M. le Docteur , s'il le veut.

PHLEGIAS.

A moi un rôle de Comedie ?

FRANCISCO.

He ! là. M. le Docteur , tous les Comediens ne sont pas sur nos Theatres. Mais vous qui vous effrayez si fort au seul nom de Comedie , d'où vient que l'on vous voit paroître ici ?

PHLEGIAS.

C'est l'interêt du Ciel qui m'y amene.

B iij

FRANCISCO.

Non pasle vôtre ?

ARLEQUIN.

Quelle aparence ! Monsieur a t-il quelque chose a démêler avec des Lucreces , des fourbes , des Nigauts , des Pied-plats , des Brail-lards des Hypocrites , où des Amants ? Vrai-ment , l'Amour & un Docteur ont bien à faire ensemble ?

PHLEGIAS.

Non , non : ce n'est pas mon intérêt qui me conduit ici : quand on est détaché des choses de ce monde on est insensible à tout C'est encore une fois l'intérêt du Ciel, c'est le vôtre.

FRANCISCO.

Mon intérêt ! vous voulez rire sans doute ?

PHLEGIAS.

Comment ! pouvez vous jouïr une si me-  
chante Comedie , sans vous faire tort dans le monde ?

ARLEQUIN.

Il a , ma foy , raison. Cette piece est me-  
chante en Diable.

PHLEGIAS.

Vous ne parlez pas serieusement ?

ARLEQUIN.

Diantre emporte qui ment.

PHLEGIAS.

Ah , mon cher ne jurez pas : vous me faites  
dresser les cheveux à la tête. Mais pourquoi  
n'avez vous pas pris un rôle dans cette Co-  
medie ?

ARLEQUIN.

Moi me mêler parmi des Femmes Docteurs !  
cela sent trop son cagot & son tartuffe. Fi  
donc ! Arlequin ne se prodigue pas de la sorte.

PHLEGIAS.

Que cela est bien dit ! venez , mon frere , que je vous embrasse ; je reconnois en vous un effet trop sensible de la grace victorieuse , pour ne pas croire que c'est elle qui vous a détourné d'un dessein si funeste au salut de vôtre ame.

FRANCISCO.

Mais M. le Docteur , puisque vous trouvez cette Comedie si mauvaise , dites - nous en quoi.

PHLEGIAS.

Helas ! en tout. Premièrement cette Finette qui accuse M. l'Abbé Filigramme de lui avoir voulu faire faire une grosse heresie , n'est-elle pas bien impertinante , de calomnier ainsi un homme d'une Doctrine si saine & si pure ?

ARLEQUIN.

Pour cela M. le Docteur à raison. Quoi ! M. l'Abbé Filigramme faire faire de grosses heresies à des filles , lui qui file si doux ! hé ! le pauvre homme il en est incapable.

FRANCISCO.

Cela se peut. Mais M. Phlegias , vous ne sauriez disconvenir que , du reste , cette Finette ne joue un très-joli personnage & qu'elle n'ait de l'esprit comme un lutin ?

PHLEGIAS.

Dites comme un diable ; car elle montre une malice diabolique.

ARLEQUIN.

Il est vrai : c'est une insolente qui se moque de tout le monde.

PHLEGIAS.

Même à leur barbe.

FRANCISCO.

Bon ! bon ! tout cela divertit.



PHLEGIAS.

Mais la pitié , mais la charité s'en accommodent elles ? c'est de quoi vous vous souciez fort peu ? hélas ! dans quel siècle vivons nous !

ARLEQUIN.

Dans un siècle bien hypocrite.

FRANCISCO.

Mais encore ; que trouvez-vous à redire à cette Comédie ? le Lecteur n'est-il pas surpris agréablement de voir qu'on le mène par un chemin doux , & semé de fleurs à un terme où il semble qu'on ne pouvoit le conduire que par des sentiers pénibles & raboteux ?

ARLEQUIN.

Et moi je soutiens que c'est un chemin fort glissant & très-dangereux.

PHLEGIAS,

Sans doute

ARLEQUIN.

Il faut être cet Auteur pour avoir osé s'y engager.

PHLEGIAS.

Et quel autre homme auroit été assez imprudent ?

ARLEQUIN

Je suis sûr que si nous eussions voulu suivre cette route vous & moi , nous serions tombés à chaque pas , & que peut-être nous nous serions cassés le cou.

FRANCISCO.

Je n'ay pas de peine à le croire. Mais dites moi , Monsieur Phlegias , n'est-il pas vrai que l'Auteur expose d'abord son sujet d'une manière simple , naturelle & fort agréable , & qu'il nous montre la Femme Docteur dans une perspective la plus favorable aux sentiments

quelle doit inspirer. Pour ce qui regarde l'intrigue, elle n'est pas chargée, à la verité, de beaucoup d'incidents, mais ceux quelle offre sont si naturels, qu'ils semblent sortir pour ainsi dire, de son sein, & n'en sortir que pour égayer, soutenir, animer cette intrigue, & l'embellir par un agréable variété, de reflexions très-sensées d'un côté, de raisonnemens vagues & ridicules de l'autre, de trait plaisants remplis d'une Satyre fine & delicate.....

PHLEGIAS.

Ces incidents, dites vous sont naturels ? vous n'y songez pas est-ce d'une intrigue d'amour que doivent naître des disputes sur la grace, & sur la pureté de la morale ?

FRANCISCO.

Est-ce des disputes sur la grace & sur la pureté de la morale que doivent naître des intrigues d'amour ?

PHLEGIAS.

Non, assurément.

FRANCISCO.

Cependant à combien de tendres, mais sourdes intrigues ces disputes n'ont-elles pas donné occasion ? croyez-moi, Monsieur Phlegias, ne touchons pas cette corde.

ARLEQUIN.

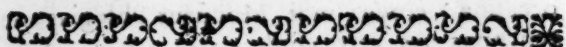
Craignez-vous qu'elle rende un vilain son ?

FRANCISCO.

Après tous, ces incidens sont plus naturels que vous ne pensez à une intrigue d'amour qui choque une mere Docteur. Et quoy que vous disiez de cette intrigue, je suis sur quel vous plait, & que ce n'est pas pour vous un spectacle indifferant que celui de deux jeunes Amans unis par l'amour le plus tendre & dont l'aimable caractere nous jette d'abord malgré

22 *La Critique de la Femme Docteur.*

nous dans leurs intérêt , & nous revolté contre les obstacles qu'on oppose à leur félicité. Oûi, je suis assuré que vous voyez avec une douce & flatteuse émotion , cet innocent amour , entretenu par le merite qui la fait naître , auctorisé par un Pere bon & raisonnable , conduit & mis en jeu par la subtile adresse de l'ingenieuse Finette , combattu par les folles idées d'une Mere Docteur , par les interets secrets d'un fourbe qui la dirige , par l'indigne preference d'un Rival que sa betise rend aussi risible qu'odieux & méprisable , allarmé par l'absence d'un Pere qui fait toute son esperance & sa consolation , attaqué par un systéme dont il nous fait voir tout le ridicule en se degageant des pieges qu'il luy tend. Quel spectateur pourroit ne pas voir avec plaisir un tel amour, après avoir floté sans cesse entre la crainte & l'esperance, jetté tout à coup dans le port par la même tempête qu'on avoit excité pour le perdre , & triomphant enfin aux yeux de ses ennemis demasquez & confondus ?



SCENE VIII.

UN SUISSÉ , ET LES MÊMES.

LE SUISSÉ. à M. Phlegias.

**L**Y estre point sous Francisco le Comedien-  
ne ?

FRANCISCO.

C'est moi. Qu'y a-t-il pour vôtre service ?

## LE SUISSE.

Moi fouloir faire à sours un petit question.  
Lieft verité que liaffre un quenouille Docteu-  
re ?

## FRANCISCO.

Assurement.

## LE SUISSE.

Et que sti quenouille parler comme un fem-  
me ?

## FRANCISCO.

Rien de plus vrai.

## LE SUISSE.

Et que sours defoir faire montrement de sti  
quenouille Docteur ?

## FRANCISCO.

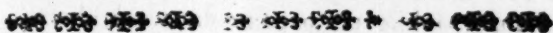
Oüi, c'est moi-même.

## LE SUISSE.

Ly estre un chosse pien trole cela ! parti  
mon foy moi ne point foire chacun chour que  
dix pouteilles de fin , & epargner mon archa-  
ne , pour foire ce tant choli spectaclation. Pon  
chour , Monsir , pon chour.

## ARLEQUIN.

Pon fin , pon fin Seignour Chouisse , ly  
estre nous trois moult grandement serfiteurs  
de sours & de sti quenouille Docteur.



## SCENE IX.

FRANCISCO, PHLEGIAS,

ARLEQUIN.

## FRANCISCO.

**V**ous voyez que le bruit de la representa-  
tion de certe Comedie s'est déjà répandu,

24 *La Critique de la Femme Docteur*  
& que nous n'avons pas tems à perdre ? dites-  
nous vite ces grands défauts que vous y avez  
remarqué.

ARLEQUIN.

Je sçais bien au moins qu'il n'y manque pas  
de ridicules.

PHLEGIAS.

Elle en est toute remplie.

FRANCISCO.

Laissons là ces ridicules , je sçais qu'il y  
en a plus d'un ; tenons - nous en à vos dé-  
fauts.

ARLEQUIN.

Pour ceux-là vous les y trouverez tous.

PHLEGIAS.

Qu'il est dommage que vous n'ayez pas  
étudié les grandes matières ! avec tant de pe-  
netration que de chemin n'auriez-vous pas  
fait dans la recherche de la verité !

ARLEQUIN.

Pas tant que quelques-uns des illustres cher-  
cheurs & défenseurs de cette verité. On dit  
que pour la leur faire trouver plû-tôt on leur  
a trace sur mer une route , ou , quoique à re-  
culons , ils vont d'une vitesse incroyable.

PHLEGIAS. *foiillant dans ses poches.*

J'auray oublié ces papiers dans ma cham-  
bre. *A Francisco* , voulez vous m'attendre un  
moment je vais chercher un Recueil que j'ay  
fait des fautes de la Comedie , d'ailleurs j'ay  
besoin de certains Livres pour vous faire tou-  
cher au doigt toutes ces fautes.

FRANCISCO.

Sont-elles en grand nombre ?

PHLEGIAS.

Ce Recueil en contient plus de mille.

FRANCISCO.

## FRANCISCO.

Parbleu, si cela est, je vous promets de ne pas  
jouer cette Comedie.

## PHLEGIAS.

Puis-je compter là-dessus ?

## ARLEQUIN.

S'il vous le promet, que ce ne soit pas, foi  
de Comedien, ils mentent plus serré qu'un  
*compliment et qu'une oraison funebre.*

## FRANCISCO.

Laissez le dire, je vous tiendray parole.

## PHLEGIAS

Bon ! victoire gagné. *bas en s'en allant.* O  
Phlegias quelle gloire vas-tu t'acquérir ! de cet-  
te affaire ci, tu vas être couronné de Lau-  
rier.

## ARLEQUIN.

Point de quartier Monsieur Phlegias, à  
cette Femme Docteur. Il faut la berner sans  
misericorde.

## PHLEGIAS.

Laissez moi faire.

ARLEQUIN. *seul.*

Quel bonheur que je n'aye point de rôle  
dans cette Comedie ! je serois maintenant oc-  
cupé à l'étudier comme nos chers Confreres,  
au lieu que je n'ay qu'à me divertir aux dé-  
pens de qui il appartiendra. Parbleu, Mon-  
sieur le Docteur, vous êtes venu bien à propos  
pour me donner de l'emploi ! vous m'avez  
tout l'air d'être un vrai gibier de Theatre.  
Allons nous disposer à jouer avec vous quel-  
ques Scenes de ma façon.

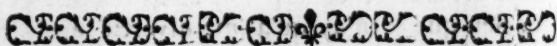
*Fin du premier Act.*

# ACTE II.

## SCENE PREMIERE.

PHLEGIAS. *portant plusieurs Livres  
qu'il ouvre, & qu'il range devant lui  
sur une Table.*

Nous verrons ce qu'on pourra répondre à tout ceci. Voila d'abord deux cents passages contre les spectacles en general, par où il sera bon de debuter; cent quatre-vingt dix-huit contre les Comedies tirez de l'Apocalipse, de S. Paul, de S. Augustin, & de nos plus habiles Docteurs; trois cents de Nostradamus, de Ceneque, de Plutarque qui prouvent à brûle pourpoint non-seulement qu'il n'est pas permis de rire de tout ce qu'on a mis dans cette Femme Docteur, mais qu'on doit s'en affliger & en pleurer même s'il se peut.



## SCENE II.

ERANCISCO, PHLEGIAS.

EH! Monsieur Phlegias que voulez-vous faire de tous ces Livres?

PHLEGIAS.

Ce qu'auroit dû faire l'Auteur de vôtre Co-



medie. Je veux prouver par de bonnes autoritez ce que j'avancerai dans nôtre dispute.

FRANCISCO.

Prétendez-vous donc que nous fassions de la Femme Docteur un champ de bataille ? Ma foi je suis vôtre valet.

PHLEGIAS.

Quoi ! vous ne voulez pas tenir la parole que vous m'avez donnée ?

FRANCISCO.

Pardonnez-moi : mais je ne vois pas que nous ayons besoin pour cela de tous ces Livres.

PHLEGIAS.

Si fait , si fait Quand on veut proceder en bonne forme contre quelque ouvrage , il faut des autoritez , & on ne sçauroit en avoir trop. Je n'aurois pas tant de choses à dire contre vôtre Comedie , si son Auteur eût suivi cette methode ; Mais , par malheur pour lui , on n'y trouve pas la moindre citation , pas un mot de passage ni pour ni contre.

FRANCISCO.

Il est vrai qu'un passage Grec ou Latin est un morceau friand dans une Comedie. l'Auteur sans doute n'y a pas songé , ou peut-être, a t-il mieux aimé laisser tout le ridicule à ses personnages que de le partager avec eux.

PHLEGIAS.

Ce sont des contes. Il ne faut pas toucher à certaines matieres ou prouver tout ce qu'on avance.

FRANCISCO.

Mais , M. Phlegias , vous sçavez bien que la vrai-semblance est une chose des plus necessaires à une Comedie , & qu'on ne sçauroit, sans la choquer, faire ce que vous dites.

C ij

28. *La Critique de la Femme Docteur.*

PHLEGIAS.

Que la chose soit vrai-semblable ou non , il est toujours vrai que les Femmes que nous avons instruites sur les matières de la grace, ne disent pas un mot là-dessus qui ne soit accompagné d'un bon *S. Augustin l'a dit , c'est le sentiment de S. Prosper , c'est la pure Doctrine de S. Paul.* Quand on entreprend de faire un portrait , il ne faut pas se contenter de l'ébaucher, on doit le finir. Et voila la bonne regle qu'on doit suivre dans les Comedies tout comme ailleurs.

FRANCISCO.

Passons cet article ; si je puis decouvrir l'Auteur de cette Comedie , je ne manquerai pas de lui dire qu'il a tort d'avoir eu tant de ménagemens pour lui & pour le beau sexe.

PHLEGIAS

J'aime qu'on se rende à la raison.

FRANCISCO.

Vous voyez que je ne suis pas difficile ?

PHLEGIAS.

Et voila comme il faut être , non pas comme certaines gens à qui on arracheroit plutôt les yeux qu'un *concedo.* Avouez encore que cette Femme Docteur est une imitation trop marquée du Tartuffe de Moliere.

FRANCISCO.

Il est vrai qu'il y a quelque chose à redire de ce côté , mais après tout c'est moins la faute de l'auteur que celle de ses Originaux. Quand on peint les mêmes objets , il n'est pas possible que les copies n'ayent quelques traits de ressemblance.

PHLEGIAS.

Que voulez - vous dire avec vos Originaux

## FRANCISCO.

Je veux dire que Moliere & l'Auteur de nôtre Comedie ont eu a peu près le même dessein, qu'ils ont exposé sur la Scene les mêmes personnages, mais sous differents noms. Que diantre, il semble que vous ne sçachiez pas de quoi il s'agit ? & qui ignore aujourd'hui quels étoient les Tartuffes de Moliere ?

## PHLEGIAS.

Vos Tartuffes & vos Bertaudins sont de purs phantômes, de faux portraits dont les Originaux ne sont que dans la tête de vos Auteurs.

## FRANCISCO.

Eh ! croyez-moi, M Phlegias, nous ne sommes pas assez sots pour exposer aux yeux du Public la Femme Docteur & sa sequele, si nous ne sçavions ou gît le lièvre.

## PHLEGIAS.

Vous pourriez bien vous tromper : mais enfin que ces personnages de vôtre Femme Docteur soient vrais ou supposez, il suffit que les défauts qu'on leur atribue roullent sur les matières de la Religion pour que vôtre Auteur ait tort d'en avoir fait la matière d'une Comedie, & vous autres un plus grand tort encore de la vouloir représenter.

## FRANCISCO.

C'est-à-dire en bon françois, qu'un Fourbe, un Scelerat, un Imposteur, un Impie, en un mot un Hipocrite pourra se joüer impunément de Dieu & des Hommes & aller partout tête levée sans craindre la censure ?

## PHLEGIAS.

Je ne dis pas cela. Mais manque t-il d'autres vices & d'autres ridicules dans le monde ? tenez vous-en à ces ridicules & ces vices.

FRANCISCO.

Ce n'est pas mal imagine. Il nous sera donc permis, à votre compte, de joier Messieurs les Marquis, les Medecins, les Avocats les Philosophes, les Poëtes ridicules, les Avarres les precieuses, les Coquetes & un Tartuffe ou un Bertaudin caché dans sa loge y pourra rire pieusement de tous ces divers personnages bernez à ses yeux sur un Theatre, sans que ce Marquis, cette Coquete, ce Poëte cet Avocat puissent rire à leur tour des Bertaudins ? Ma foi, je ne vois pas qui peut leur avoir donné un si beau privilege, à moins que ce ne soit Belzebut en personne qui ait voulu les distinguer par-là du reste des ses sujets comme étant ses Emissaires, ses Favoris & les plus fermes apuis des voutes infernales.

PHLEGIAS.

Encore un coup, ce n'est pas ce que je prétends. Tout coupable merite châtement, mais ceux qui le sont en matière de Religion, c'est aux Docteurs à les reprendre & à les corriger & non pas à des Comediens.

FRANCISCO.

Et moi je vous dis que nous autres Comediens, sommes les Docteurs du genre-humain, que tous les vices, tous les foibles, toutes les passions, tous les ridicules du monde sont de notre ressort, que c'est un gibier qui nous appartient & que nous avons droit de chasser par tout, en observant les ménagements qui sont dus au rang, à la naissance, à l'habit, au caractere & à la dignité des personnes chez qui ce gibier se gîte.

PHLEGIAS.

Montrez-nous votre droit écrit comme un

Docteur vous fera voir le sien dans ses Lettres.

FRANCISCO.

Nôtre droit est écrit dans le Livre des Ages.

PHLEGIAS.

De tout tems le soin de purger la vertu & la Religion des défauts que les hommes y apportent, à été affecté aux Docteurs, & si vous avez quelque droit à cet égard c'est un droit usurpé.

FRANCISCO.

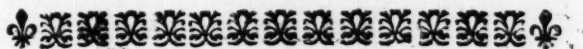
Et si les Docteurs ne peuvent point venir about de tous ces défauts, s'ils y perdent leur latin faudra t-il laisser les Bertaudins maîtres du champ de bataille ?

PHLEGIAS.

Et ce que les Docteurs ne pourront pas faire, vous le ferez ?

FRANCISCO.

Pourquoi non ? Les grands effets demandent-ils toujours des grandes causes ? Eh. Morbleu un misérable cheval de bois fit plus en un jour pour la ruine de Troye que toute la Grece entiere dans dix ans.



### SCENE III.

FRANCISCO, PHLEGIAS,  
ARLEQUIN, COLIN.

COLIN.

**M**onsieur Phlegias, Madame de la Pruderie, Madame des clans, Madame Tor.

ticollis sont fort en peine de vous à cause qu'il y a un jour quelles ne vous ont point vû & elles m'ont dit de vous chercher partout.

PHLEGIAS.

Adieu mon enfant. Où sont ces Dames ?

COLIN.

Chez ma Maîtresse où elles vous attendent pour lire un Livre quelles viennent de faire contre une Comedie , à ce qu'elles m'ont dit de vous dire.

ARLEQUIN.

Ah que j'en suis bien aise ! on vous apprendra Mrs à joüer les Femmes Docteurs.

PHLEGIAS.

Cet ouvrage ne sera pas le seul , & on en verra bien d'autres contre cette Comedie si on la joüe.

FRANCISCO.

On la joüera M. Phlegias , quand toutes les Torticollis de l'Univers se gendarmeroient contre elle.

ARLEQUIN

Si je pouvois vous voir déchiré par les Bachantes comme un autre Orphée , que cela vous feroit bien !

COLIN.

Que voulez-vous que je leur dise M. Phlegias ?

PHLEGIAS.

Que je vais les trouver tout à l'heure.

COLIN.

Vous ne vous souvenez jamais de ce que vous m'avez promis ? Cependant je ne manque pas de vous porter tous les matins vôtre consommé , & vôtre caffè l'après-dinée , aussi bien que les Chapons , les Perdreaux , & les



Confitures que ma Maîtresse vous envoie.

PHLEGIAS.

Va mon enfant tu seras content.

ARLEQUIN.

Ah chienne de vie ! De quoi diantre s'avisa Monsieur mon pere , d'aller faire de moi le singe du genre humain au lieu de me faire un gros & gras Docteur ? je n'aurois d'autre souci que de manger , boire & faire du lard. J'aurois mon Colombier peuplé de bonnes & riches Matrones qui m'écouteront comme un oracle , qui prendroient soin de ma santé , qui la cheriroient plus que leur vie , qui me. . . ah ! M. Phlegias , ne voudriez-vous pas changer de condition avec moi ?

PHLEGIAS.

Vous ne sçavez ce que vous dites. S'il vous falloit entrer dans toutes les sollicitudes du Doctorat , vous changeriez bien tôt de langage.

ARLEQUIN.

Oh ! que pardonnez-moi. Je me sens assez bon appetit pour devorer toutes ces sollicitudes & assez bon estomac pour les digerer. Dites , dites , M. Phlegias , n'y serois-je pas à tems encore ?

FRANCISCO.

Tu te ferois moquer de toi. On t'appelleroit partout Arlequin Docteur.

ARLEQUIN.

Qu'on m'appellat Arlequin Tartuffe , Arlequin Bigot , Arlequin Chatemite , Arlequin Janséniste , je m'en soucierois tout comme de cela , pourvu que je pusse branler le menton & montrer les dents aux rieurs au milieu d'une table bien garnie.





## SCENE IV.

PHLEGIAS , ARLEQUIN , LYZETE.

LYZETE.

**H**E ! M. Phlegias quel plaisir prenez-vous à faire enrager les gens ? On vous attend il y a deux heures.

PHLEGIAS.

Ouais , ces Dames sont bien pressées. Il s'en va.

LYZETE. *à part.*

Au diantre soient les disputes & les disputeurs. Quoi trotter sans cesse après M. l'Abbé tel , après Madame telle , après M. l'Avocat tel. Eh ! pauvre Lyzete où t'es-tu allée fourrer ? j'aurois bien mieux fait de rester chez ma première Maîtresse : notre petit commerce n'étoit pas des plus revenants , mais nous étions en repos , & tout se faisoit à petit bruit. Ma foi , Madame Cloris , si ce manège dure , vous pouvez aller chercher des Lyzetes ailleurs.

ARLEQUIN.

Qu'avez-vous donc la Belle , vous me paroissez un peu en colere ?

LYZETE.

Aussi en ai-je raison. Dites-moi un peu , qu'est-ce que cette Femme Docteur ? depuis un certain temps , je n'entends parler d'autre chose chez nous. C'est un charivari continuel de gens qui ne font que brailler , que disputer.

L'un dit que c'est un faux plaisant, un Impie ,  
l'autre que c'est une rapsodie, une piece à jet-  
ter au feu. Dequoy parle t-on: c'est un mys-  
tere où je ne vois goutte.

ARLEQUIN.

Cet *un* & cet *une* veulent dire que la Fem-  
me Docteur n'est ni une Femme ni un Doc-  
teur.

LYZETE.

Qu'est-ce donc ?

ARLEQUIN.

Avez vous vû la Femme sans tête ?

LYZETE.

Oùii, c'est un Livre que l'on vend sur le Pont  
Neuf.

ARLEQUIN.

Voila l'explication de votre énigme : pour  
moi je n'en sçais pas davantage. Enseignez-  
moi maintenant quelque chose à votre tour.  
Ah ! Lyzete , Lyzete qu'il y auroit plaisir d'être  
à votre école , si vous vouliez endosser le  
Doctorat de Cithere ! Nous ne ferions pas de  
vous ce que l'on veut faire chez votre Maî-  
tresse de la Femme Docteur. Ça donnez-moi  
quelque chose en récompense de ce que je  
vous ai appris.

LYZETE.

Je n'ai rien à donner.

ARLEQUIN.

Voila pourtant des yeux , qui me disent ,  
que vous n'avez pas encore fait tous vos  
dons , & qui sont bien plus obligeants que  
votre bouche , cette petite avare , cette petite  
cruelle. Il faut que la mienne lui applique une  
bonne apostrophe , pour lui apprendre à refu-  
ser ainsi les gens.

LYZETE. *lui donnant un soufflet.*

Revenez-y , je vous le conseille.

ARLEQUIN.

La peste , comme vous y allez ? ce ne sont pas les dons que je vous demande.

LYZETE. *sous-riant.*

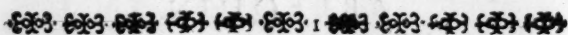
Je n'en fais point d'autres.

ARLEQUIN.

Voyez la petite rusée. Elle n'en fait point d'autres , cependant toute sa personne me donne de l'amour & tant d'amour que mon cœur en est déjà rempli à crever.

LYZETE.

Je suis donc plus liberale que je ne croiois?



## SCENE V.

PHLEGIAS. ARLEQUIN LYZETE.

PHLEGIAS,

**L**isez ce projet de critique , je compte qu'il vaudroit autant pour l'Auteur de cette Comedie , que la foudre luy tombat dessus.

ARLEQUIN *lit.*

Diable comme le voilà accommodé.

PHLEGIAS.

Savez vous que si vôtre Francisco la jolie on luy en fera autant?

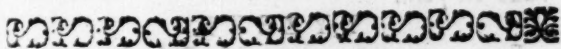
ARLEQUIN.

Ah que je le voudrois bien ! dequoy s'avise t-il aussi d'aller exposer à la risée publique de fort honnetes gens qui ne lui disent mot , & de

de les aller demasquer à la face de tout le monde ? c'est un affront qu'il ne faut pas laisser impuni.

## PHLEGIAS.

Et d'aller mettre son nez dans des matieres qui ne sont pas de sa competenc ? cela n'est-il pas encore plus impertinent à un Comedien.



## SCENE VI.

PHLEGIAS, FRANCISCO,  
ARLEQUIN, LYZETE.

FRANCISCO.

**I**L est vrai Mr Phlegias, qu'il ne me convient pas de mettre le nez dans ces augustes matieres, depuis que vous autres en avez souillé la pureté par vos erreurs, & par l'indigne mélange de tant de divers personnages que vous avez introduit dans ce Sanctuaire ; mais lorsqu'il s'agira de rendre à ces matieres leur éclat & leur pureté, il nous conviendra d'y travailler à nôtre maniere en exposant aux yeux du public ce que vous y aurez mis du vôtre à mesure que nos Docteurs en feront la separation.

LYZETE. *bas à Francisco.*

Poussez, poussez moi bien cet homme là. Que je sois vengée de toute la fatigue qu'il me donne. *Haut.* Je vous prie de parler à M. Phlegias avec plus de respect ; si ma Maîtresse vous entendoit, vous verriez beau jeu.

D

ARLEQUIN.

Si j'étois à la place de M. Phlegias, je détacherois après vos raisons une douzaine d'Arguments cornus qui les mettroient en pieces.

FRANCISCO.

Trois contre un ! la partie n'est pas égale. Pour vous Lyzete épargnez-moi un peu je vous en prie.

LYZETE.

Épargnez-vous-même, Mr Phlegias :

PHLEGIAS.

Laisse le dire, Lyzete, je ne le crains pas ; avec un seul Argument *in Barbara* je veux renverser de fond en comble tous ses raisonnemens. Qu'il prouve s'il le peut que sa Comedie de la Femme Docteur n'est pas un attentat sur nos droits, je l'en défie. Je le poursuivrai là-dessus jusques dans les derniers retranchemens de la Logique.

FRANCISCO.

Mais, Monsieur le Docteur, le prend-on sur le ton Docteurat dans cette Comedie. Vous ne voyez pas qu'Erasme, Geronte, Angelique, Fiaette y prouvent l'imposture de M. Bertaudin, l'extravagance de ses opinions & le ridicule de vos Femmes Docteurs, par des raisonnemens Theologiques. Ils s'en tiennent uniquement aux raisons que le bon sens & l'expérience que chacun fait de ses mouvemens intérieurs peuvent fournir à tout homme qui sçait les premiers élémens de sa Religion.

PHLEGIAS.

Il est bien question vraiment de sentiment & de raison dans des opinions de cette nature.

ARLEQUIN.

Sans doute ; & vous devriez avoir honte de

parler de sentiment & de raison en presence de  
Mr le Docteur. N'est-il pas vrai Lyzete ?

LYZETE.

Assurément , & j'en ay honte pour lui.

FRANCISCO.

Je sçais que ces Juges ne sont guere favorables à ces Messieurs , c'est pourquoi ils les maltraitent si fort dans tous leurs ouvrages.

ARLEQUIN.

Vous voudriez donc que ces Mrs allaissent se soumettre avec leur Doctrine à des Juges qui les contrecarrent toujours , qui vont attaquer & renverser leurs opinions dans l'esprit de tout le monde ? à d'autres.

LYZETE.

Si quelqu'un s'avisoit de venir me faire voir aussi mon bec jaune , il trouveroit à qui parler.

PHLEGIAS.

Cela me passe , qu'on croye avoir droit de s'embarquer dans la mer Theologique sans autre Pilote que le sentiment & la raison ; & quel chemin peut-on faire avec de pareils guides ?

FRANCISCO.

On en fait peu je l'avoüe , mais ce peu suffit pour ce que disent les personnages de la Comedie touchant les ridicules qu'on y expose.

PHLEGIAS.

Ce peu suffit pour se taire.

ARLEQUIN.

Bon !

LYZETE.

Ma foi , le voila pris.



FRANCISCO.

Et ce peu de chemin ne suffit-il pas pour comprendre que ceux qui sans ces guides en veulent faire davantage , ne sçavent où ils vont , & qu'ils deviennent tôt ou tard un vrai gibier de Theatre , comme vos Bertaudins & vos Femmes Docteurs ?

ARLEQUIN.

Il veut vous échaper, M. le Docteur , mais ne lâchez pas prise.

LYZETE.

Tenez ferme il n'a que la raison de son côté , & vous avez la science.

FRANCISCO.

Nous avons encore un droit naturel , qui parle pour nous dans la Comedie , & qui vaut bien celui des Docteurs n'en déplaise à M. Phlegias.

PHLEGIAS.

Un droit naturel ?

FRANCISCO.

Oùi , oùi , Mr le Docteur. Quand nous tournons en ridicule vos cheres Femmes Docteurs & vos autres Heros , nous usons du droit que tout sujet a de faire éclater son zele pour son Souverain , & un fils pour son pere.

PHLEGIAS.

Vous avez raison , si vous prenez le Demon pour votre pere & votre Souverain.

ARLEQUIN.

Que dis-tu de ce coup Lyzete ? victoire , victoire à M. Phlegias.

LYZETE.

Par ma foi , le voila triomphant avec son demon.

FRANCISCO.

Pourquoi voulez-vous que je prenne le de-



mon pour nôtre Roy & nôtre pere ? Nous ne sommes pas assez d'accord avec vous autres , M. Phlegias , pour pouvoir vivre en freres. Le souverain & le Pere dont je parle , sont, le pere commun de tous les Fidèles , & l'auguste Monarque qui nous gouverne, dont vous méprisez les Ordonnances. En qualité de Docteurs, vous croyez avoir droit de vous revolter contre ces puissances , de tourner contre le Pape un pouvoir qu'il vous a mis en main , de lui montrer en vous des Enfans denaturez , ingrats & rebelles , de le taxer d'erreur , d'ignorance , d'entêtement , d'un dévouement servile & ridicule à des opinions qui, dites-vous ne sont pas les siennes, auxquelles vous prétendez qu'il vous immole , & avec vous , la grace , la pureté de la morale & nos libertez ? En qualité de Docteurs , vous croyez avoir droit de l'attaquer par des écrit injurieux dont le seul titre a quelque chose d'affreux & de risible tout ensemble. En un mot , vous croyez pouvoit franchir à son égard toutes les Loix divines & humaines , & nous en qualité de ses Enfans nous n'aurions pas droit de défendre ses intérêts, à nôtre manière , en vous ôtant le masque dont vous imposez à tant d'esprits foibles ?

## PHLEGIAS.

Assurément, voila d'importantes personnes pour l'Etat & la Religion que de Comediens ? vous m'en donnez-là une belle.

## LYZETE.

Ah ! que cela est bien remarqué ! en effet c'est quelque chose de drôle que des Comediens défenseurs de l'Etat & de la Religion , eux qui ne savent que faire rire.

ARLEQUIN.

Mr Phlegias vous ne riez pas de cette raison ? rions tous trois Lyzete. Hi , hi , hi , hi. Ho , ho , ho , ho , ho.

LYZETE.

Poussez , M. Phlegias , tandis que les rieurs sont pour vous , hi , hi , hi , hi.

FRANCISCO.

Sçachez , M. le Docteur que les vices étant les plus grands ennemis de l'Etat & de la Religion , un Comedien qui les attaque par ce qu'ils ont de bas , de honteux & de ridicule , en fait plus disparoître dans une heure avec ses traits comiques & son air badin , qu'un Docteur dans six mois avec toute sa lugubre & pesante morale.

LYZETE.

Et moi je vous soutiens , que M. Phlegias fera pratiquer plus de vertus dans un jour que vous autres ne corrigerez de défauts dans mille. Qu'aurez - vous à dire à cela , si je vous fais voir que j'en ai fait cent-fois l'expérience ?

PHLEGIAS.

Si vous êtes les défenseurs de l'Etat & de la Religion , que seront donc tous ceux qu'on joüe dans cette Comedie ?

ARLEQUIN

Le voila bien embarrassé , car on ne peut nier qu'ils ne soient des grands personnages. Répondez vite , que seront donc toutes ces Colomnes de la verité , des Tartuffes ? des des Bertaudins ? voyons , voyons.

FRANCISCO.

Ce qu'il seroit à souhaiter qu'ils ne fussent pas.

PHLEGIAS.

Je vous entends , mais vous avez , beau fai-

re ; vous n'en êtes pas où vous croyez , & nous vous empêcherons bien de jouïr cette Comedie.

## FRANCISCO.

Puisque vous le prenez sur ce ton , je vous declare que nous la jouïrons ce soir même , & que, si nous nous le mettons en tête , nous jouïrons non-seulement vos Femmes Docteurs, mais vos Docteurs Femmes. Car morbleu , vous en avez autant & plus que de Femmes Docteurs. *Il s'en va*

## ARLEQUIN.

Il le fera comme il le dit.

## LYZETE.

Il ne faut pas en avoir le dementi M. Phlegias.

## PHLEGIAS.

Non sans doute, car je me suis chargé d'empêcher la representation de cette Comedie ; & j'en trouverai bien les moyens. *il s'en va.*

ARLEQUIN. *à Lyzete.*

Adieu , charmant purgatif des humeurs mélancoliques , si vous avez chez vous quelque autre M. Phlegias envoyez-le ici , nous en tirerons parti de nôtre mieux. Il faut que vous soyez aussi de la partie. Vous sçavez bien la chanson.

*Plus on est des foux*

*Plus on rit à table.*

## LYZETE.

Grand merci ; la raison est des plus touchantes. Laissez-moi faire , il ne tiendra pas à moi que vous ne voyez passer en revue chez votre Francisco tous ces Brailards qui nous rompent la tête. J'ai une trop belle occasion de me vanger , pour la planter là. Adieu beau vangeur des Affligées.

*Fin du second Acte.*

# ACTE III.

## SCENE PREMIERE.

METAPHRASTE.

UN Docteur, se laisser traiter ainsi par un Comedien ! Mais ce que tu dis-là est-il bien vray Lyzete ?

LYZETE.

Il n'est que trop vray M. Metaphraсте, & vous ne sauriez croire la colere que j'en ay.

METAPHRASTE.

Ou étois-tu, Metaphraсте ? nous vous aurions bien fait dancer d'un autre air M. le comedien.

LIZETE.

C'est ce que je disois en moy-même, quand je voyois que M. Phlegias ne savoit pas se deffendre.

METAPHRASTE.

He ! que ne venois tu me querir ? je l'aurois terrassé du premier coup.

LYZETE.

Je le crois bien.

METAPHRASTE.

J'aurois mis tous ses raisonnements en poudre.

LYZETE.

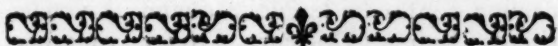
Voilà ce qu'il lui falloit, M. Phlegias est bien un habile homme ; mais quelle difference de vous à luy !

## METAPHRASTE.

Mon Dieu, M. Phlegias est un bon homme, & il sçait même quelque chose ; mais ce n'est pas son fait que ces sortes de disputes , & je ne fais pas pourquoy ta maîtresse s'est si fort coëffée de cet homme ; on pourroit bien, sans vanité la deriger dans les voyes de la grace & de la saine morale, un peu mieux qu'il ne fait. Tu ne le dis pas quelques fois à ta Maîtresse , quand tu me vois l'emporter sur M. Phlegias dans nos disputes savantes ?

## LYZETE.

Je me suis dit souvent à moi-même qu'elle devoit vous traiter tous bien autrement quelle ne fait ; mais je nay jamais ose luy declarer mes sentiments la dessus , de peur de quelque tempeste ; car vous sçavez le vacarme qu'elle fait quand on touche à ses inclinations.



## SCENE II.

PAMPHILE METAPHRASTE.

## PAMPHILE.

**J**E me suis bien douté de vôtre projet. Vous venez relancer les Comediens , comme M. Phlegias ? y songez-vous ? est-ce là le moyen d'empêcher qu'ils ne jouent cette Comedie ? vous faites justement ce qu'il faut pour augmenter en eux l'envie de nous berner.

## METAPHRASTE.

Et vous voulez que j'avale tout doucement

l'affront qu'ils viennent de nous faire dans la  
personne de M. Phlegias ?

P A M P H I L E.

Cet affront, je l'avoué est de dure digestion,  
mais il sera bien plus facheux pour nous de  
nous voir sur un Theatre l'objet de la risée  
publique.

M E T A P H R A S T E.

En cas qu ce malheur arrive , on est assez  
fort pour y remedier-

P A M P H I L E.

Croyez-moi, le remede à ces sortes de maux  
est pire que le mal. Les coups que l'on reçoit  
sur un Theatre sont autant de coups de grace  
dont on ne revient jamais. Toute la prudence  
git à les arrester , où à les faire tomber sur  
d'autres.

M E T A P H R A S T E.

Ce n'est pas la ce qui m'embarasse ; jay  
dequoy confondre le Public quand il voudra  
rire des Femmes Docteurs. Croyez vous que  
tous ses éclats de rire ne tomberont pas quand  
nous lui ferons voir dans une bonne apologie  
des femmes qu'il y en a eu de tout temps &  
qu'il y en à encore aujourd'hui de très sça-  
vantes ?

P A M P H I L E.

Laiſſons là toutes ces apologies des Femmes,  
nous ne ferions que fournir de nouvelles ar-  
mes à nos Ennemis. Il y a bien assez long-  
temps qu'on nous accuse d'enseigner aux Fem-  
mes les matieres de la grace , plutôt pour  
l'amour d'elles que pour l'amour de la grace  
elle-même.

M E T A P H R A S T E.

Il est vray que la malice du siecle sur ce  
point est étrange. Mon dessein étoit encore



de mettre meilleurs troupes en campagne pour dire de tous côtez que cette Femme Docteur est une Comedie execrable, impertinante , & ridicule

P A M P H I L E.

Ajoutez y toutes les injures du monde, qu'avancerions nous ? dire du mal de cette piece, c'est dire que le public est un sot. Car enfin , par je ne fais quelle fatalité, elle est generalement applaudie.

M E T A P H R A S T E.

Ah ! si Pascal pouvoit revivre , il feroit bien-tôt faire volte-face au public ! le bon secours que nous avons dans sa plume !

P A M P H I L E.

Il est vrai que les Molinistes ont eu en luy un terrible adversaire ; mais nous n'avons pas besoin aujourd'hui de deffenseurs qui s'abandonnent si fort à leur humeur satirique. Tous ces traits medisans , flatent d'abord agreablement un Lecteur curieux & malin ; mais , lorsque la pointe de ces traits vient à s'emousser avec le temps , & que le Lecteur revenu de son admiration , s'aperçoit enfin que ces traits portent à faux & que c'est l'Imposture qui les a aiguisez , ces traits si fins & si agreables , se tournent en traits de mepris & d'indignation contre leur Auteur , comme nous le voyons par raport aux provinciales Un Esprit dominé par l'envie de medire , va toujours plus loin qu'il ne se propose & qu'il ne doit aller. Pascal qui n'avoit d'abord en veüe que les Jesuites , repandit malheureusement son fiel sur le Pape, sur le Roy, sur la Religion, & nous fit parlà payer bien cherement le plaisir de lui voir dechirer nos ennemis ,



48 *La Critique de la Femme Docteur*

puisque ces emportemens de Satyre furent cause que ses Provinciales, condamnées par les puissances Ecclesiastiques & Seculieres, furent flétries en tant d'endroits de la maniere la plus honteuse.

METAPHRASTE.

Sçavez vous ce que nous ferons, si nous ne pouvons pas empêcher la representation de la Femme Docteur ? il faudra faire diversion en répandant de tous côtez sous main des Libelles sanglans contre les Molinistes, où nous les déchirerons à belles dents comme des ennemis de l'Etat & de la Religion.

PAMPHILE.

En verité, vous me feriez enrager avec vos Libelles. Le public en est déjà inondé, & vous voudriez en faire de nouveaux. Pour moi, je vous l'avoüe, quand je vois tant d'injures dans les seuls Titres de ces Ouvrages j'en ai honte, & il me semble entendre dire de tous côtez. *Quoi ! ce sont là les Ouvrages de ces défenseurs de la grace, de ces Zeleux partisans de la morale la plus pure & la plus severe ? Bon Dieu, quelle maniere de défendre la Religion ! il faut bien qu'à force de combattre, ils ayent usé les armes que nous fournit l'Auteur de la grace, puisqu'ils sont réduits à se servir de celles du demon.* Voila les réflexions que feront les plus moderez, je vous laisse à penser ce que diront les autres.

METAPHRASTE.

On n'y cherche pas tant de façons. Quand le péril presse, il faut faire armes de tout, & celles dont on attend le moins de succès, à ne consulter que la raison, sont très-souvent celles d'où dépend la victoire.

PAMPHILE.

## PAMPHILE.

Mais, de bonne foi, croyez-vous qu'il vous soit facile de faire voir au Public des Ennemis de l'Etat & de la Religion, dans des personnes que ce Public voit s'immoler sans réserve par tout, & en tout tems au bien de l'Estat & de la Religion? qui y tiennent par de si fortes & si profondes racines, que nous n'avons jamais pu leur donner les moindres secousses, sans interesser les Chefs de l'Etat & de la Religion, & les irriter contre nous?

## METAPHRASTE.

C'est un effet de la politique de ces Molinistes.

## PAMPHILE.

Si c'est là une politique, c'en est une à mon sens bien estimable, & bien digne d'envie; car enfin, s'attacher en tout tems les Puissances du monde les plus respectables par des nœuds aussi forts que ceux qui unissent les Molinistes à leurs Souverains & aux Papes; ne peut être que l'effet d'une haute sagesse, d'une habileté consommée, d'un génie des plus vastes & des plus pénétrants, ou bien l'effet des bons sentimens qu'une ame bien née doit avoir pour la Religion & pour son Roy.

## METAPHRASTE.

Vous imaginez-vous que tout le monde aille chercher comme vous toutes ces subtilitez?

## PAMPHILE.

Et vous imaginez-vous, vous-même que le monde soit assez sot pour ne pas voir ce qui crève les yeux.

## METAPHRASTE.

Si vous trouvez des inconveniens à tout ce que l'on vous propose, il faut donc ne plus

50 *La Critique de la Femme Docteur.*  
songer à nôtre défense, & nous laisser mettre  
le pied sur la gorge ?

P A M P H I L E.

Je ne dis pas cela ; Nous devons employer  
tous nos efforts pour nous garantir du mal qui  
nous menace ; mais je soutiens que pour évi-  
ter un malheur il ne faut pas tomber dans un  
autre.

M E T A P H R A S T E.

Mais vous , qui faites là-dessus des raison-  
nemens à perte de veuë , ne pourriez-vous  
pas fournir quelques expédiens pour nous ti-  
rer d'intrigues ?

P A M P H I L E.

Je sçais bien au moins , que si je ne puis  
empêcher cette Comedie de paroître , je n'i-  
rai pas me charger d'un nouveau ridicule , en  
pestant , contre-elle & son Auteur. Je suivrai le  
torrent , si je ne puis mieux faire , & je rirai  
avec le public.

M E T A P H R A S T E.

L'expedient est merveilleux. Ma foi , mon  
cher Patron si vous ne plaidez pas mieux au  
Barrau , je vous conseille d'aller pendre vôtre  
Robe au croc. Vous voulez bien que j'aille  
annoncer à nos Messieurs cet admirable secret  
que vous venez d'enfanter pour nous tirer de  
peine ?

P A M P H I L E.

Vous nous en tirerez beaucoup mieux sans  
doute ?

M E T A P H R A S T E.

Je serois un grand sot , si je n'avois pas de  
meilleurs ressources.

## SCENE III.

LEONOR , PIERROT , ISABELLE.

ISABELLE.

**N**On , vous dis-je , vous ne m'échapperez pas; Puisque nous sommes en train, il faut achever la repetition de cet Acte.

LEONOR.

En voila bien assez pour le present. Je ne fais ce que c'est ; je ne puis compatir avec cette Dame Lucrece , & tout ce que je vois me semble des Femmes Docteurs.

ISABELLE.

Je ne voudrois pas qu'il fut dit , qu'un si beau titre vous fut à charge.

LEONOR.

S'il vous paroît si beau , changeons de personnage.

ISABELLE.

Quoi , vous voudriez descendre du haut du Doctorat jusqu'à la condition d'une Finette ? si donc ; Vous n'y songez pas ?

PIERROT.

Si ce personnage vous pèse , je le prendrai bien moi.

ISABELLE

Voila une offie qui n'est pas à refuser. Voyons un peu ce museau. He , cela n'iroit pas tant mal sous une coëffe.

LEONOR.

Oüi , voila une face jnstement taillée pour faire des Lucreces.

E ij

PIERROT.

Il est vrai , que j'ai un peu de barbe ; mais il y a des femmes qui en ont.

ISABELLE.

Tant mieux , c'est pour donner du rélief au Doctorat. Une Femme Docteur en barbe est Docteur à double titre.

LEONOR.

Mais sçais tu assez bien ton rôle de la Bertaudiniere pour te charger encore de celui de Madame Lucrece ?

PIERROT.

Je le sçais comme ma croix de par Dieu.

ISABELLE.

Tu bronches poutant toujours à l'Anagramme.

PIERROT.

Oh ! que j'y ai mis bon ordre. En cas que je ne m'en souviennne pas bien , j'en dirai une autre que j'ai faite.

LEONOR.

Ah ! ah ! tu fais donc des Vers. Dieu sçait s'ils sentent leur M. de la Bertaudiniere - Voyons vite cette Anagramme.



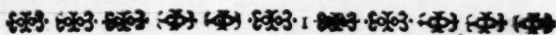
## SCENE IV.

FRANCISCO, ISABELLE,  
LEONOR, PIERROT.

FRANCISCO.

Que faites vous la plantez comme des y  
grecs ? Votre tranquillité m'affomme. Ne

vous a t-on pas dit que nous devions jouer ce soir la Femme Docteur. Allons morbleu , un peu d'action M. de la Bettaudiniere ? vos rôles où sont-ils ? voyons , êtes vous prêts ?



## SCENE V.

METAPHRASTE , LES MESMES.

METAPHRASTE.

**V**ous voila donc , Monsieur , qui traitez les gens d'Heretiques , qui vous moquez des Docteurs , qui voulez jouer tant de saints personnages en dépit qu'ils en ayent.

FRANCISCO.

Oùi , Monsieur le Docteur , me voici en personne , prêt à vous rendre , ce soir même , tout ce que l'on doit à votre rare merite. Vous venez à ce que je vois offrir à nôtre zele une nouvelle matiere ? Il ne falloit pas vous donner cette peine , Monsieur le Docteur , nous avons de matiere de reste.

ISABELLE.

Prenez toujours. Tout sert en tems & lieu.

PIERROT.

Non , vous ni êtes pas. Il vient comme ce gros Monsieur Phlegias de ce matin , pour nous empêcher de jouer nôtre Comedie. *A Metaphrasle* De quoi vous avisez-vous , avec votre grand Chapeau pointu , & votre Manteau sur l'épaule de ne vouloir pas que nous nous divertissions , & que nous divertissions les autres ? Qui est morveux qu'il se mouche.

E iij

54 *La Critique de la Femme Docteur.*

Allez vous en à votre Philosophie , & laissez nous en repos. Ouais , voila qui est plaisant , il nous plaît de joüer les Femmes Docteurs , qu'avez-vous à voir la dedans ? sont ce vos Femmes ? où êtes - vous des Femmes Docteurs ?

METAPHRASTE.

Ce n'est pas à vous que je parle , mon ami , de quoi vous avisez-vous vous-même ?

LEONOR.

Ah ! mon Dieu , M. le Docteur quelle colere montrez-vous dans vos yeux ? les voila tous étincelans : si vous n'y prenez garde toute votre Doctrine va , quitter votre bouche & passer dans vos regards.

METAPHRASTE.

Sçavez-vous bien , Mrs les rieurs , & Mesdames les rieuses que je ne suis pas M. Phlegias , & que je vous apprendrais à vous connoître ?

ISABELLE.

Voila un plaisant original.

PIERROT. à Isabelle.

Il me prend envie d'assener un grand coup de poingt bien terré , sur ses larges épaules. Qu'en dites-vous ?

FRANCISCO.

Monsieur vient sans doute arrêter une place pour voir la representation de la Femme Docteur ? voulez-vous être sur le Theatre ou aux premieres Loges ? vous n'avez qu'à choisir , vous aurez la préférence.

METAPHRASTE.

Je viens vous dire que si vous joüiez cette Comdie , ce ne sera pas impunément , & qu'on vous en fera repentir plus d'une fois.



## FRANCISCO.

Et pourquoi ne voulez-vous pas que nous la representations ? cette piece n'est-elle pas bien amusante & propre à divertir un spectateur ?

## METAPHRASTE.

C'est une piece scandaleuse , abominable , impertinante , & condamnable dans toutes les terres de la Théologie , & je vous défends de la représenter.

## FRANCISCO.

Mais , M. le Docteur , moderez un peu vos transports ; vous faites peur à ces Dames.

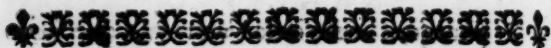
## PIERROT.

Ne craignez rien. Voilà un bras qui se mocque de sa colere & de sa science.

## FRANCISCO.

Que veulent donc ces Masques ? Parbleu , ils viennent bien à propos pour vous divertir , M. le Docteur , & pour calmer vos esprits.





## SCENE VI.

LES MESMES.

ARLEQUIN. *Habillé en femme ,  
avec une Robbe de Docteur , un grand  
bonnet sur la tête , & un gros Livre  
qu'il tient gravement entre ses bras.*

FLORIDOR. *En Robbe de Docteur ,  
avec une Quenouille au côté.*

ARLEQUIN. *Présentant la Quenouille de  
Floridor à Metaphraste , Chante.*

File , file Docteur , file ,  
File , c'est-là ton destin.  
Si j'explique l'Evangile ,  
Tu peux bien filer mon lin ,  
File , file , Docteur , file ,  
File , c'est-là ton destin.

METAPHRASTE.

O Dieux ! quelle insolence ! Allez mal-heu-  
reux , infames , scelerats.

ARLEQUIN.

Ah ! M. le Docteur , vous faites tort au  
Doctorat par votre impatience , & par toutes  
ces injures.

FLORIDOR.

Seneque dit en son Docte traité des Medi-  
caments Spirituels , que lorsque les humeurs ,  
se mutinent , s'émancipent , se revoltent dans

un corps Doctoral, il faut *vim vi repellere* repousser & rabattre l'intemperence des susdites humeurs scientifiques, par des raisonnements forts, solides, vigoureux, faits de main de Maître.

## ARLEQUIN.

Où, quand on ne peut pas les temperer par des moyens plus doux. Essayons encore ce que pourra le chant & la danse sur ces esprits enflammés. *Il danse avec Floridor au tour de Metaphrasse en chantant.*

File, file Docteur, file,

File, c'est là ton destin, &c.

FLORIDOR *reprenant sa quenouille chante.*

Pour filer en homme habile,

J'ai besoin de votre main.

## ARLEQUIN.

Seule, quoique difficile,

Je lis bien ton Augustin.

File file Docteur file.

File file, seul, mon lin.

## FLORIDOR.

Puisqu'il faut donc que je file,

Filons . . . . . hélas dans ma main,

Le fuseau trop indocile,

Se repose, ou tourne envain.

## ARLEQUIN.

Apprends Docteur imbecile,

Apprends à filer mon lin.

## FLORIDOR.

Si pour un fil j'en fais mille,

Si je gâte votre lin,

Avec tout votre Evangile,

Vous crêrez comme un lutin.

## ARLEQUIN.

File file Docteur file.

File c'est là ton destin.

58 *La Critique de la Femme Docteur.*

FRANCISCO. *à Metaphrasse qui veut s'en aller.*

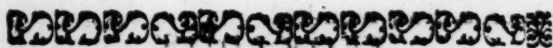
Non M. le Docteur, vous ne vous en irez pas encore. Vous voilà tout en feu, vous risqueriez d'attraper quelque bonne phleuresie.

ARLEQUIN.

voyons si une dissertation savante aura plus de pouvoir sur l'esprit de M. le Docteur que nos chants & notre danse. *à Pierros.* venez mon ami, je veux que vos épaules aient l'honneur de me servir de pulpître. Ça qu'on se courbe, les mains jointes par derrière. Bon il ouvre son livre sur les épaules de Pierros, & frappe dessus à chaque feuille qu'il tourne.

PIERROT se redressant tout à coup jette l'infolio sur Metaphrasse & s'enfuit

O Dieux quelle voix de tonnerre entends-je par-là. Je crois que c'est quelque Diable qui éternue.



## SCENE VII.

M. TINTAMARRE, METAPHRASTE

M. TINTAMARRE, *toussant à pleine voix.*

**H**Em, hem Quest-ce donc M. Metaphrasste & que signifie ce trouble ou je vous vois Hem hem.

METAPHRASTE.

Tout est renversé Seigneur Tintamarre, il

n'y à plus rien de sacré dans le monde pour ces impies de Comédiens.

M. TINTAMARRE

Qu'on-r-ils donc fait ?

METAPHRASTE.

Ce qu'on ne pourroit jamais comprendre , ce que l'Enfer peut inventer de plus malin & de plus sacrilège. O Ciel ou sont tes foudres & carraux ?

M. TINTAMARRE.

Que signifient tous ces transports ? Parlez expliquez-vous.



## SCENE VIII.

ARLEQUIN , M. TINTAMARRE ,  
METAPHRASTE.

ARLEQUIN. *Se tournant du côté d'où il vient.*

ON vous en empêchera bien de par tous les Diables , & si je suis assez mal-heureux pour ne pas y réussir , au moins sera t-il dit que j'aurai fait tous mes efforts pour empêcher qu'on ne joüe dans cette Femme Docteur , tant de Personnes que j'honore & que je respecte.

M. TINTAMARRE.

Le voila , parbleu , qui prend nos interêts ; on me l'avoit bien dit , mais je ne pouvois pas me le persuader.

ARLEQUIN. *Tourné du même côté d'où il vient.*

C'est vous qui êtes les Ennemis de la Reli-

gion, & non pas ces Messieurs. Peut-on défendre la Grace & la bonne Morale par des discours plus brillans & de plus belles Phrases? La Grace, dites-vous, n'a pas besoin de pareilles défenses, & ce n'est point par de paroles fleuries qu'on doit prouver son triomphe, mais par la pratique des vertus où elle nous porte; voilà qui est admirable, & de quoi vous avisez vous là? Est-ce à vous à mettre le nez dans la conduite de ces Mrs, pour voir si elle est conforme à leurs discours?

M. TINTAMARRE.

Voilà qui est bien obligeant de prendre nôtre parti contre vos Confreres, comme vous le faites?

ARLEQUIN.

Ah! ah! vous voila Mrs; Je ne vous voyois pas. En prenant vôtre parti je crois prendre le parti de la verité, & voila ce qui m'anime contre cette impertinante Comedie, & ceux qui la veulent représenter. Eh bien! Mrs, qu'avez-vous resolu pour en empêcher la representation?

METAPHRASTE.

Et de quoi nous servent tous les mouvemens que nous nous donnons? on se moque de nos discours, de nos menaces, & de nos personnes.

ARLEQUIN.

De vos personnes? & qui seroit assez temeraire pour cela?

METAPHRASTE.

Vos Comediens qui viennent de me jouer à ma barbe, avec de gestes les plus insolents du monde.

ARLEQUIN.

Voila qui est bien hardi, je voudrois bien  
sçavoir

Comedie.

ſçavoir quels ſont ces ſujets. Cependant  
prenons vîte quelque parti. Car on va jeter  
ce ſoir même la Femme Docteur ſi nous n'y  
mettons ordre.

METAPHRASTE.

He bien , que nous conſeillez-vous dans cet-  
te extremité où nous ſommes réduits ?

ARLEQUIN.

Moi , conſeiller des Docteurs ! à moi n'ap-  
partient tel honneur. C'eſt à moi à conſulter  
vos doctes lumieres.

METAPHRASTE.

Pardonnez-moi : quoique vous ne ſoyez  
pas auſſi habile que nous , vous êtes nôtre  
ami , & cela ſuffit. Un Ami ignorant conſeil-  
le ſouvent beaucoup mieux que l'homme le  
plus ſçavant , quand il n'eſt pas dans nos in-  
terêts.

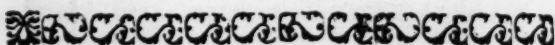
ARLEQUIN.

Doucement mon petit cœur. Tubieu , com-  
me vous vous enſeiz des éloges que l'on vous  
donne ? Ne ſemble t-il pas que vous les meri-  
tez ? Mais , M. le Docteur , pour bien m'ac-  
quitter de l'emploi dont vous m'honorez , &  
pour ouvrir quelque avis d'importance , il me  
faudroit une Robbe de Docteur *Il s'en va.*

M. TINTAMARRE.

Il a raiſon. Ses opinions en ſeront de beau-  
coup meilleures , & ſes raiſonnemens plus  
juſtes & plus convainquans ; ce n'eſt pas  
parceque ce beau Monsieur l'Auteur le dit  
dans ſa Comedie , mais parcequ'en effet je l'ai  
éprouvé moi-même. Vous vous ſentez tout  
autre quand vous opinez en Robbe.





## SCENE IX.

ARLEQUIN , METAPHRASTE.  
M. TINTAMARRE.

ARLEQUIN. *en Robe de Docteur.*

**M**On avis est que la Femme Docteur mérite les petites maisons par la raison qu'on ne voit guere rien ici bas de plus ridicule

METAPHRASTE.

C'est bien-dit & l'on seroit bien plus encore si l'on vouloit m'en croire ce seroit de condamner son Auteur à aller faire des Comedies à l'autre monde

M. TINTAMARRE.

Vôtre sentiment est un peu trop rigide M. Metaphraсте.

ARLEQUIN.

Point point. C'est ainsi que doit parler un Docteur de la morale severe. Il faut laisser la douceur & la compassion aux Casuistes relâchez. Voudriez vous qu'il fallât faire siffler de ses confreres en opinant en Moliniste ?

METAPHRASTE.

Je ne suis pas si sot.

M. TINTAMARRE.

Un bon factum contre cette Comedie , renforcé des autorités, des Rebufes, des Cujas & des Bartoles ne seroit pas une chose indifferente ; qu'en dites vous ? cela même ne

serviroit pas peu à augmenter nôtre credit  
aupres des femmes dont nous deffendrions  
en même temps la cause.

## ARLEQUIN.

Vous le croiez ? Loin de nous en avoir  
obligation, elles seroient f. mmes à se moquer  
de nous. N'ont elles pas été ces folles, les  
premieres a rire de cette Comedie , qui de-  
voit les faire enrager ? & ce ne sont pas les  
Femmes du bas étage , les ignorantes , les  
Coquêtes qui rient , ce sont celles du grand  
air , celles qui ont passé jusqu'ici pour les  
plus seneés , les plus spirituelles , les plus  
sçavantes , & les plus sages. En verité c'est  
le monde renversé que ces femmes , & l'on  
ne sait comment s'y prendre avec-elles.

## METAPHRASTE.

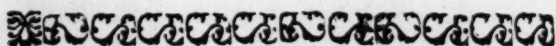
Je ne vois pas ce que cette comedie à de si  
plaisant pour faire rire ainsi tant de gens.  
Et quand même il y auroit quelque chose  
de drole , ne faut il pas sçavoir avant que  
d'en rire, si les personnes & les choses que  
l'on y donne pour ridicules , sont telles  
qu'on le dit ? c'est être bien nigaut à mon  
sens , que d'aller rire ainsi à l'étourdie.

## M. TINTAMARRE.

Parbleu je trouve ce'a bien ridicule.

## ARLEQUIN

Vous verrez qu'il en sera des Bertaudins  
& des Femmes Docteurs comme des Com-  
tesses d'Escarbagnas & des Pourceognacs.  
Quand Moliere mit ces personnages sur son  
Theâtre , il sçavoit bien ou étoient ses origi-  
naux , & bien de gens dans Paris le sçavoient  
aussi: Mais ceux des Parisiens qui l'ignoroient,  
s'aviserent-il , avant que de rire d'envoyer  
faire des perquisitions chez tous les Pourceo-



## SCENE IX.

ARLEQUIN , METAPHRASTE.  
M. TINTAMARRE.

ARLEQUIN. *en Robe de Docteur.*

**M**On avis est que la Femme Docteur mérite les petites maisons par la raison qu'on ne voit guere rien ici bas de plus ridicule

METAPHRASTE.

C'est bien-dit & l'on feroit bien plus encore si l'on vouloit m'en croire ce seroit de condamner son Auteur à aller faire des Comedies à l'autre monde

M. TINTAMARRE.

Vôtre sentiment est un peu ttop rigide M. Metaphraсте.

ARLEQUIN.

Point point. C'est ainsi que doit parler un Docteur de la morale severe. Il faut laisser la douceur & la compassion aux Casuistes relâchez. Voudriez vous qu'il fallat faire siffler de ses confreres en opinant en Moliniste ?

METAPHRASTE.

Je ne suis pas si sot.

M. TINTAMARRE.

Un bon factum contre cette Comedie , renforcé des autorités, des Rebufes, des Cujas & des Bartoles ne seroit pas une chose indifferente ; qu'en dites vous ? cela même ne

serviroit pas peu à augmenter nôtre credit  
aupres des femmes dont nous deffendrions  
en même temps la cause.

ARLEQUIN.

Vous le croiez ? Loin de nous en avoir  
obligation, elles seroient femmes à se moquer  
de nous. N'ont elles pas été ces folles, les  
premieres à rire de cette Comedie , qui de-  
voit les faire enrager ? & ce ne sont pas les  
Femmes du bas étage , les ignorantes , les  
Coquêtes qui rient , ce sont celles du grand  
air , celles qui ont passé jusqu'ici pour les  
plus sçavées , les plus spirituelles , les plus  
sçavantes , & les plus sages. En verité c'est  
le monde renversé que ces femmes , & l'on  
ne sait comment s'y prendre avec elles.

METAPHRASTE.

Je ne vois pas ce que cette comedie à de si  
plaisant pour faire rire ainsi tant de gens.  
Et quand même il y auroit quelque chose  
de drole , ne faut il pas sçavoir avant que  
d'en rire , si les personnes & les choses que  
l'on y donne pour ridicules , sont telles  
qu'on le dit ? c'est être bien nigaut à mon  
sens , que d'aller rire ainsi à l'étourdie.

M. TINTAMARRE.

Parbleu je trouve ce'a bien ridicule.

ARLEQUIN

Vous verrez qu'il en sera des Bertaudins  
& des Femmes Docteurs comme des Com-  
tesses d'Escarbagnas & des Pourceognacs.  
Quand Moliere mit ces personnages sur son  
Theâtre , il sçavoit bien ou étoient ses origi-  
naux , & bien de gens dans Paris le sçavoient  
aussi: Mais ceux des Parisiens qui l'ignoroient,  
s'aviserent-il , avant que de rire d'envoyer  
faire des perquisitions chez tous les Pourceo-

64 *La Critique de la Femme Docteur.*

gnacs de Limoges, & chez les Escarbagnas de de la Gascogne, pour sçavoir si tous ces Pourceognacs & ces Escarbagnas étoient ressemblans ? point du tout, ils se mirent en attendant, à rire comme des foux, sans autre forme de proces.

M. TINTAMARRE.

Nous pouvons le dire à la honte de la France, la raison & le jugement n'y regnent guere.

ARLEQUIN.

Il faut avoïer que c'est une étrange nation que Messieurs les François avec leur imagination vive. Voulez - vous gager que s'ils ont cru voir en vous les originaux de la femme Docteur en lisant cette Comedie, ils soient gens après cela à vous traiter de Bertaudins, & à vous aller rire au nez ? Je vous demande, pardon Messieurs, si je parle ainsi de vôtre nation.

METAPHRASTE.

N'ayez là dessus aucune peine. Vous nous rendés justice

M. TINTAMARRE.

Cependant nous perdons le temps avec toutes ces reflexions.

ARLEQUIN.

Opinions donc. Je crois, sauf meilleur avis, que nous ne ferions pas mal de faire inhibitions & deffenses à toute sorte de personnes de prendre du plaisir à la lecture de la Femme Docteur, sous peine d'encourir vôtre disgrâce, & d'estre declarez net & sans aucun droit d'apel, ennemis jurez des Delectations invincibles, & incapables de gouter, sentir, savourer les susdites delectations.

## METAPHRASTE.

Une bonne satire contre l'Autheur de la Comedie & ceux qui la veulent représenter. voilà ce qu'il nous faut. Nous ne ferons pas mal d'en écrire à nos Poëtes. Qu'en pensez-vous ?

M. TINTAMARRE.

Qu'est-il besoin d'aller chercher ailleurs ce qu'on a chez soy ? S'il faut des satires nos Avocats ne les feront-ils pas ?

METAPHRASTE.

Mais , une satire n'est guere le fait d'un Avocat.

M. TINTAMARRE

Et pourquoi, s'il vous plait M. Metaphrasste, une satire n'est pas le fait d'un Avocat ? Si vous estiez tout autre, l'on vous feroit sentir bien-tôt, si un Avocat sçait faire une satire.

METAPHRASTE.

C'est donc ainsi que vous prenez les choses ?

M. TINTAMARRE.

Je les prens comme on les donne ; mais vous devriez prendre un peu moins de presumption, & meilleure opinion des autres.

ARLEQUIN. *apart.*

Que je rirois s'ils pouvoient se donner quelque gourmande ? chantons un peu pour ne pas les détourner. La la la, ra ra.

METAPHRASTE.

L'on ne presume pas trop de soy - même , lorsque l'on est ce que l'on croit être.

M. TINTAMARRE

He ! morbleu , si on pouvoit nous forcer à ne croire de nous que ce que nous sommes , il est bien de personnes dont nous verrions baisser l'opinion de plus d'un étage.

METAPRASTE.

Cette opinion pourroit bien baisser , mais

je suis bien assuré qu'elle ne descendroit jamais jusqu'à l'étage où loge le merite de certaines gens.

ARLEQUIN.

Les bas étages vous font de la peine ? par la corbleu ce sont les meilleurs , c'est le plus charmant des Dieux , c'est Bachus en personne qui y loge.

M. TINTAMARRE.

Laissez , laissez moi un peu rabattre cette haute opinion que Monsieur a de son merite.

METAPHRASTE.

Ce ne sera pas au moins par vos factums que vous la rabattrez.

M. TINTAMARRE.

Vous avez raison : car c'est trop d'un factum , pour rabattre un si petit merite.

METAPHRASTE.

Il ne blesseroit pas tant vos yeux, s'il estoit aussi petit que vous le dites.

M. TINTAMARRE.

C'est bien mes oreilles qu'il blesse & non pas mes yeux , lorsqu'il sort de vôtre bouche sous la forme de ces discours froids & massifs, qui font de vos Auditeurs autant de Martirs.

METAPHRASTE.

Vous croyez apparemment d'échauffer les vôtres par cette voix de tonnerre dont vous ébranlez les cervaux des Juges , & dont vous faites retentir tout le Palais ? sachez que les Aquilons, pour estre les vents les plus impetueux & les plus bruians , ne laissent pas que d'estre les plus froids & les plus insupportables.

M. TINTAMARRE.

Si les miens ressemblent aux grands vents



en cela ils n'ont pas le double avantage qu'ont les vôtres , d'affommer & d'endormir ; car morbleu , je defie Laudanum de mieux operer en faveur du sommeil que votre éloquence.

## METAPHRASTE.

Vous ne me devez rien de ce côté là. Il y a long temps que vos rares productions vous auroient acquis cet avantage , si l'envie de rire ne l'emportoit dans vos Lecteurs sur l'envie de dormir.

## M. TINTAMARRE.

Vous me faites pitié de raisonner de la sorte. Allez , allez : je vous renvoye aux Bertaudins.

## METAPHRASTE,

Vous ne voulez donc pas que je m'éloigne de vous , car ils sont avec les Braillardins & les Frondebulles qui vous attendent.

M. TINTAMARRF *en s'en allant.*

Allez , la crasse & la honte de l'école, Pedant fiefé.

ARLEQUIN *voyant qu'ils s'en vont.*

Eh Messieurs vous n'y songez pas ! que diable ? voulez vous tout aujourd'huy vous quereler ? sans moy ils y seroient jusqu'à demain.

*Fin du troisieme Acte.*

---

# ACTE IV.

## SCENE PREMIERE.

CLORIS, M. TINTAMARRE.

CLORIS.

OUI, mon Frere, je vous l'ai dit cent fois? Votre naturel boüillant & emporté vous broüillera à la fin du compte avec tous nos Amis. Qu'est-ce qui vous obligeoit d'aller traiter de la sorte M. Metaphrasste? voila nôtre entreprise bien avancée. Après cela je vous conseille de dire que ce sont les Femmes qui gâtent les affaires, qu'il n'est pas de la prudence de les y faire entrer. Eh! mon Dieu! si je me fusse mêlée de celle-ci, il y a déjà longtemps que nous en aurions vu la fin. Ecoutez, mon Frere, je vous le déclare net, si de cette affaire ci nous perdons Mr Metaphrasste vous pouvez compter que je ne vous le pardonnerai jamais.

M. TINTAMARRE.

Assurement vous ferez là une grande perte. Eh! morbleu! vous y gagneriez plus que vous n'y perdriez.

CLORIS.

Que dites-vous là, mon Frere? un homme qui ne manque pas une de nos assemblées, qui nous explique les endroits les plus difficiles de l'Ecriture & des Peres, dont le zele pour nôtre édification, lui fait chercher de

tons côtez avec un saint empressement, jusqu'aux plus plus petits Ouvrages qui se font contre le Pape, & les Molinistes, pour nous en faire part ?



## S C E N E II.

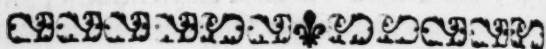
CLORIS, M. TINTAMARRE,  
METAPHRASTE.

METAPHRASTE.

**I**L y a long-tems que je vous cherche, Madame, pour vous avertir que si vous avez eu jusqu'ici pour agréables ma presence, & mes instructions, vous devez à M. Tintamarre le chagrin d'en être privée pour jamais, c'est de quoi vous assure avec regret votre très-humble serviteur, instructeur & glossateur Metaphraсте.

CLORIS.

Ah ! mon Frere ! voyez de quoi vous êtes cause. M. Metaphraсте ou allez-vous donc si vite. Attendez,



SCENE III.

ARLEQUIN, LEONOR, ISABELLE,  
FLORIDOR.

LEONOR.

**A**S-tu juré de nous venir relancer par tout  
Arlequin de grace, laisse nous achever  
notre repeton.

ARLEQUIN.

Quoi, refuseriez-vous un quart d'heure à  
Madame Cloris, cette charmante Prude ?

ISABELLE

Nous aurions bien à faire, s'il nous falloit  
jouir tous les Originaux qui viennent nous  
interrompre.

ARLEQUIN.

Madame Lucrece, je vous en prie.

LEONOR.

Non, non : cela ne feroit que broüiller mon  
rôle dans ma tête, & me faire extravaguer  
ensuite d'un bout à l'autre.

ARLEQUIN.

Tant mieux, Madame Lucrece, tant mieux.  
Vous en jouerez mieux votre personnage.

FLORIDOR.

Va t-en avec tes Phlegias & tes Metaphras-  
tes, & laisse nous en repos.

ARLEQUIN.

Je vous en conjure, Mr Bertaudin, par  
toute votre ferveur.

FLORIDOR.

Point d'affaires.

ARLEQUIN. à Leonor

Par toute vôtre science.

LEONOR

Je n'en ferai rien.

ARLEQUIN.

Par tous les hommages que vous rendent  
les Docteurs.

LEONOR.

C'est inutile.

ARLEQUIN. à Floridor.

Par l'amour que vous avez pour Madame  
Lucrece & pour son bien.

FLORIDOR.

Encore ?

ARLEQUIN.

Par saint paris.

FLORIDOR.

Non, non, non te dis-je, non.

ARLEQUIN.

Par le bien-heureux Galerien.

FLORIDOR.

Et par ce bras que voilà , si tu échauffes  
d'avantage le zele de M. Bertaudin , je vais  
faire sentir à tes épaules jusqu'ou peut aller  
sa ferveur.

ISABELLE.

Crois moi, Arlequin , laisse nous , autre-  
ment nous nous exercerons sur ta fripperie.

ARLEQUIN.

Ah Finette , finette, Pourquoi voulez-vous  
vous montrer une Tygresse à mes yeux ne vou-  
lez vous rien faire pour l'amour d'Arlequin?  
Eh bien je m'en vais pleurer pour vous at-  
tendre le cœur , insensibles que vous êtes.

SCENE IV.

CLORIS , LYZETE , ARLEQUIN ,  
LEONOR , ISABELLE ,  
FLORIDOR.

LYZETE.

**L**aissez-le Madame ; vaut-il la peine de se  
faire tant prier ? vous en aurez plus de  
gloire , si vous réussissez toute seule.

ARLEQUIN.

Ah Madame que vous venez à propos pour  
seconder le zele de ces ames pieuses qui vien-  
nent s'opposer à la representation de la femme  
Docteur ! les voila qui font rage contre cette  
comedie

FLORIDOR *bas.*

Ah bourreau !

ISABELLE *à part.*

Ma foi Madame Cloris ? à veuë d'œil vous  
valez la peine qu'on fasse quelque chose pour  
l'amour de vous.

CLORIS.

Que cela est édifiant mes Dames ! savez vous  
bien que nous avons dans Arlequin un des  
plus zelez partisans de la verité ?

LEONOR.

Est-il possible ?

CLORIS.

Oui Madame , & il en fait gloire devant tout  
le monde

ARLEQUIN.

Sans doute : voudriez vous que j'allasse  
imiter la plus part de nos Messieurs qui n'osent  
declarer

declarer en public leurs veritables sentimens, qui n'éclatent qu'en Hollande , qui jurent , comme des perdus , qu'ils aprouvent ce qu'ils condamnent dans le fond du cœur. Fi donc , ce sont de lâches deffenseurs de la verité qui n'auront jamais l'honneur d'estre imitez par Arlequin.

ISABELLE.

Ni copiez ?

CLORIS.

Vous n'avez pas encore parlé au chef de la troupe , mes Dames ?

LEONOR.

Non Madame ; mais nous ne doutons point qu'estant secondées d'une personne de votre merite, nous ne l'obligions à laisser la sa Femme Docteur.

LYZETE.

Vous pourriez bien gagner le Chef , mais pour les Actrices , je crois que vous n'avancerez rien.

ISABELLE.

Vraiment , ce sont de jolis musaux pour tenir tête à Madame.

CLORIS.

Ah Madame !

ISABELLE.

Quand vous ne voudriez pas étaler toute votre science aux yeux de Francisco , un seul de vos regards fera plus sur luy , que toutes les Comediennes de l'Univers

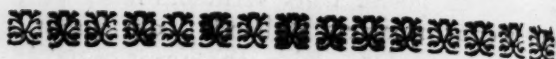
CLORIS.

Que dites vous Madame ? ma beauté est si peu de chose , ce sera la vôtre qui fera tout.

ARLEQUIN.

Elle ne feroit que de l'eau claire, Madame , sans la vôtre.





## S C E N E V.

CLORIS , LEONOR , ISABELLE ,  
LUCILE , LYZETE

LEONOR,

Jour de Dieu ma Fille , pouvez vous estre si tranquile , depuis qu'on nous attaque à decouvert dans cette indigne Comedie , ou soutenez mieux vôtre caractere de Savante , ou renoncez y pour toujours.

LUCILE.

Vous n'avez pas lieu de vous plaindre de moi ; j'ay déjà relu mon Pascal plus de vingt fois pour me disposer au combat.

LYZETE.

Une des choses qui me choquent le plus dans ce nouveau faiseur de Comedies , c'est qu'il s'avise de trouver à redire que vous autres Mesdames dogmatisez au milieu des Docteurs. Est-ce vous qui les allez chercher ? leurs assiduez auprès de vos personnes , leurs hommages , leurs respects , leur attention à vous plaire , leurs éloges , tout cela ne prouve t-il pas le cas qu'ils font de vos lumieres ?

ISABELLE.

Que dites-vous , Madame , de cette Finette qui se moque de sa Maîtresse , sans que cette Madame Lucrece le comprenne ? N'est-ce pas témoigner pour nous un mépris bien outrageant que de faire jouïr ainsi une Femme Docteur par sa Servante ?

Que voulez-vous , ma chere ; nos lumieres  
blesent les yeux des hommes , c'est pourquoi  
ils font tous leurs efforts pour les obscurcir.  
Montrons , montrons , à ce nouveau Censeur  
que nous ne sommes pas toutes des Lucreces.  
Pour moi je veux lui demontrer dans une Dis-  
sertation Theologicomathematique , que sa  
Comedie offense également , la Religion , la  
Grammaire & la Rethorique.

ISABELLE.

Et moi , que sa Femme Docteur est un tissu  
de ridicules & d'extravagances.

CLORIS.

Vous ferez bien , Madame , & je vous con-  
seille de faire pour cela une bonne Critique de  
cette Biecte , dans une Comedie en cinq Actes.

ISABELLE.

Mais , comment traiter les matieres de la  
Religion dans une Comedie ? Le serieux en-  
nuye , & le comique revolte.

CLORIS.

Il est vrai , que le comique revolte dans la  
Femme Docteur , & qu'on est étrangement  
scandalisé d'y voir la Religion servir de ma-  
tiere aux bons mots d'une Finette ; Mais vous  
n'avez pas à craindre un pareil inconvenient ;  
l'usage ou sont nos Messieurs depuis un si long-  
tems , de traiter les matieres de la Grace dans  
le stile serieux , badin , satirique , burlesque ,  
& de la tourner de toutes les manieres , au-  
torisera toutes les plaisanteries que vous ferez  
des Molinistes & de leur Morale relâchée.

ISABELLE.

Une Critique d'une Comedie en cinq Actes ,  
ne me paroît pas aisée à faire. S'il s'agissoit  
de la Critique d'une Tragedie , on pourroit

76 *La Critique de la Femme Docteur.*  
se tirer d'embarras par le moyen d'une Parodie.

CLORIS.

Vous vous étonnez de bien peu de chose. Introduisez sur la Scene un nouveau Moliniste à chaque Acte; de cette façon, vous en ferez autant que vous voudrez.

LEONOR.

Sans doute : & si vous ne trouvez point une action qui puisse lier les cinq Actes, vous n'aurez qu'à supposer vos Molinistes bien unis. Cette liaison suppléera à l'autre.

ISABELLE.

De sorte que par ce moyen, je pourrai faire entrer tout ce qu'il me plaira dans ma Comedie ? que je vous suis obligée, Madame, d'un secret si beau ! Mais comme il faut tout prévoir, si l'on m'accuse ensuite d'avoir battu la campagne, s'il paroît que j'ay moins songé à faire une Comedie, & une Critique dans les formes, qu'à m'amuser & à m'égayer sur les divers objets qui se sont presentez à mon imagination, me permettez-vous, Madame, de me couvrir de votre auctorité pour repousser tous les traits de la censure ?

CLORIS.

Vous ne ferez pas obligée d'en venir là.

ISABELLE.

Oh que si, Madame, nous sommes dans un Siècle rempli de Critiques si severes, si malins & si éclairez que, lorsque cette Comedie, voudra montrer son nez dans le Public, vous les allez voir fondre de tous côtez sur sa friperie ; mais je suis bien assurée qu'ils n'osent y toucher, si elle peut leur dire à l'oreille, *doucement, Messieurs, c'est pour plaire à Madame Cloris, qu'on m'a ainsi ajustée.*



## SCENE VI.

ARLEQUIN. *en Robbe d'Avocat,*  
CLORIS, ISABELLE, LEONOR.

ARLEQUIN.

**V**ous voilà sans doute sur la Femme Docteur ; si vous agitez quelque question épineuse , je suis prêt à vous rendre là-dessus de bons services. Voilà une Robbe qui se joue des épines de toutes les Sciences. Elle a une vertu admirable pour les faire sauter à son aspect avec plus de vitesse que le plus subtil arracheur de dents ne les fait décamper de nos mâchoires. Dès qu'elle a passé auprès de quelqu'une de ces grosses difficultez qui sont les plus hérissées de ronces , les Tendrons les plus délicats peuvent s'y aller froter sans craindre d'être plus piqués que s'ils se rouloient sur des fleurs. Voyez combien de Dames qui n'osoient autrefois les aborder , s'en approchent avec confiance , & les manient à leur guise , depuis que ces difficultez ont senti le pouvoir de nos Robbes

CLORIS.

On voit bien que c'est votre modestie qui vous fait attribuer à votre Robbe ce qui est l'effet de votre génie , & de votre profond sçavoir. Je conseilais à ces Dames de faire une Comédie contre la Femme Docteur. N'êtes-vous pas de mon avis ?

G ilj

ARLEQUIN.

C'est très bien conseillé ; mais ces Dames sçavent-elles faire des Comedies ? possèdent-elles les Regles du Theatre ?

ISABELLE.

Nous n'avons que faire de regles. Madame nous en a expédié une dispense , en nous offrant ses lumieres pour guides.

ARLEQUIN.

A cela , il n'y a rien à dire. Ou prétendez-vous faire jouer cette Comedie ?

CLORIS.

Nous n'avons rien encore déterminé là-dessus.

ARLEQUIN.

C'est pourtant un article essentiel , & qui demande une meure délibération. *Il se promene à grands pas avec un air pensif* , que vois-je ah ! ah ! je ne vois plus rien. *Il paroît tout à coup avec un air enthousiasmé.* Que vois-je ? la terre disparoît à mes yeux , un autre monde se presente ! Le beau Theatre ! ah ! sans doute , la Terre ne pouvoit suffire pour un dessein si beau. Nous avons des Ennemis aux quatre coins du monde. Eh ! que seroit-ce de ne jouer nôtre Comedie que sur un Theatre ordinaire ? Il en faut un d'où nous puissions nous donner en spectacle à tous nos Ennemis. La Lune , Mesdames , la Lune.

CLORIS.

Ah ! mes cheres , il parle en homme inspiré.

ARLEQUIN.

Laissez-moi parler tandis que ma Robbe opere. Ouf ! que de pensées , que de moyens elle m'inspire ! je vais en être étouffé si vous les empêchez de fortir. Oûi la Lune s'offre à mes regards , elle me decouvre tous ses Pa-

lais. Ces lieux charmants ne me sont pas inconnus ; vous le sçavez , Arlequin a été long-  
ms Empereur de la Lune , *il chante ces Vers de l'Opera de \* \* \**

*J'y monterai malgré le poids de ma carcasse ,*

*J'entasserai ces monts pour aller jusques-là ,*

*Et ferai plus trembler ce fils de L ...*

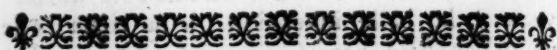
*Que le corps Doctoral qui contre lui croasse.*

*Croa , croa , croasse.*

Non , non , ce moyen ne meplaît pas. . .  
*il secoïe sa Robbe.* Ah ! l'admirable découverte ! la belle invention ! je la tiens ; elle ne m'échappera pas. Qu'on m'apporte des Balances & vite , que je les suspende à la Lune. Je mettrai d'un côté quelques Molinistes , & de l'autre tous les Jansénistes qui voudront jouer la Comedie. Comme ceux-là sont relâchez , & par conséquent dominez par la délectation terrestre , le poids de la concupiscence les entraînera jusqu'au centre de la Terre , & en même tems , vous guindera dans la Lune nos Auteurs & Actrices qui étant dominez par la délectation celeste , qui attire en haut , seront plus légers que le vent , & se trouveront en un moment dans cette charmante Planete. Nous prendrons le tems qu'elle sera dans son plein , afin qu'elle paroisse mieux , Borée mouchera les chandelles. Vous sçavez comme il sçait faire briller les Astres quand il s'y met. Nos Ennemis auront beau se cacher , nous les jouerons sous jambe , à leur barbe & à la face de tout l'Univers. Ce n'est pas tout , il faudra prendre avec nous nos plus gros Livres , & quand nous verrons passer quelques



Molinistes , nous lui détacherons de la Lune en bas les Volumes qui les terrasseront & les mettront en déroute. Tel est mon avis qui l'emportera , sans contredit , sur tout autre , si nous voulons nous vanger de la maniere la plus glorieuse & la plus éclatante. *Dixi.* Allons quitter cette Robbe. Je sens à tout moment , redoubler mon flux de bouche. Si je la portois plus long tems , je parlerois , je crois , plus que la Femme Docteur. Ah ! je ne m'étonne pas si plusieurs de ceux qui en sont revêtus , braillent sans cesse , & rompent la tête à leurs Auditeurs. *Il s'en va.*



## S C E N E VII.

CLORIS , LEONOR , ISABELLE ,

LEONOR.

**Q**ue veut dire cet Homme avec sa Lune & ses balances ? Comptés , Madame , qu'il se moque de nous.

CLORIS.

Vous n'êtes pas faite, à ce que je vois , au stile figuré. Ces balance , qui, sont le Simbole de la justice , designent l'équité de la cause que nous deffendons. La Lune represente les deffenseurs de la grace, qui, dans ce temps de tenebres , dont l'Eglise est convertie , brillent comme la Lune au milieu de la nuit , c'est un Oracle que cet Homme.

ISABELLE.

Ah ! Madame quelle penetration ! Qu'en



dise, apres cela que nous ne devons pas lire l'Ecriture. Vous devriez en entreprendre un commentaire, Madame.

LEONOR.

Pour moi je crois qu le drôle a voulu nous jouer en tournant sa comparaison avec la Lune du côté de ses malignes influences, de sa lueur foible & sombre qui sert plutôt à égarer qu'à conduire ceux qui s'y abandonnent, du côté de son inconstance & de ses variations qui font qu'elle ne se montre jamais la même.

ISABELLE.

Quel interprete estes vous ? quelque contraires que les choses nous paroissent, il faut les tourner du bon côté. Combien de passages dans l'Ecriture & les Peres qui sont directement contre nous, & que nos Auteurs par quelques legers retranchements, par quelque petite entorse, par des allusions & des interpretations ingenieuses, ont trouvé moyen de nous rendre favorables ? Voila ou gît l'esprit & l'habilité, voilà ce qui déconcerte nos Adversaires, qui, lorsqu'ils y pensent le moins, se voient poignardez de leurs propres armes, n'est-il pas vrai Madame ?

CLORIS.

Sans doute : où en seroient reduits presque tous nos Auteurs sans ce stratageme ?

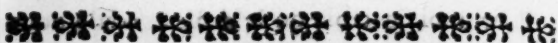
LEONOR.

Puisque Francisco ne vient pas encore, voulez-vous que nous allions faire un tour de promenade dans ce jardin ?

CLORIS.

Très volontiers ; & si vous le jugez à propos, nous lirons en même tems quelques

82 *La Critique de la Femme Docteur*  
Scenes de la femme Docteur, ou je vous ferai  
remarquer bien de fautes, dont, peut être,  
vous ne vous êtes pas apperceuës.



## SCENE VIII.

ARLEQUIN, LYZETE.

ARLEQUIN.

**J**E vous le disois bien, charmante Lyzete,  
que Madame Cloris mordroit à l'hameçon?  
voyez comme elle la déjà gobé.

LYZETE.

Dans qu'elle colere ne vais-je pas la voir  
lorsqu'elle saura que c'est à des Commediennes  
qu'elle fait tant de confidences! Il faut avoüer  
que vous autres savez bien vous contrefaire.  
Allez moy compter ensuite sur vos belles paro-  
les? pour moy, je vous l'avoüe, je ne voudrois  
pas un Amant Comedien.

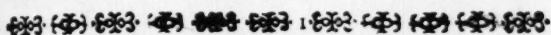
ARLEQUIN.

Et qu'aprehenderiez vous, mon petit cœur?  
Desque vos appas fondent sur nos libertés, ils  
les attachent avec de si grosses chaînes, que  
quelque forme que nous prenions, nous ne sau-  
rions paroître à vos yeux que comme vos es-  
claves & des esclaves que tout l'art de se con-  
trefaire ne sauroit imiter.

Moi même, que vôtre beauté,  
Aujourd'huy seulement à fait vôtre con-  
quête.

Je me sens si fort garroté,  
Depuis les pieds jusqu'à la tête.

Que si . . . votre cruauté. . . joint encore ses ses. . ses . . ma foy voici vôtre Cloris



## SCENE IX.

CLORIS, LEONOR, ISABELLE  
JUSTINE, ARLEQUIN.

ISABELLE.

J'En reviens toujours à cet endroit d'Escobar ; vôtre reflexion là dessus, m'enchanté, Madame.

CLORIS.

En effet, n'étoit-il pas plus naturel de faire fremir cette Madame Lucrece, que de la faire pâmer au nom d'Escobar ? je ne fais ce que ce nom produit chez vous ; mais, desque je l'entends prononcer, je frissonne d'horreur.

ISABELLE.

Voyons. *Escobar, Escobar*, Ah ! mon Dieu, vous avez raison. Je tremble, je fremis voyant passer *Arlequin*, écoutez venez tater nos poulx pour voir qui de nous fremit davantage.

ARLEQUIN.

Si les Medecins le savent ne me feront-ils pas un procez ? à *Cloris* voyons le vôtre.. Qu'avez-vous fait Madame, à ce poulx, il bat comme un Enragé ?

LEONOR.

Il est plus agité que tous les nôtres ?

ARLEQUIN. *tarant le poulx d'Isabelle & de Leonor.*

Attendez. Que diantre ? en voilà

34 *La Critique de la Femme Docteur.*

se cache, je crois que je luy fais peur....  
Ah ah ! je le tiens. Oh qu'elle difference! celui  
de Madame, en battroit bien trente comme les  
vôtres.

LEONOR.

Aussi Madame voit-elle plus de choses à faire  
fremir dans Escobar que nous n'y en voyons.

CLORIS.

Ah, Madame, y a-t-il rien dans Escobar  
qui puisse echapper a votre penetration?

ARLEQUIN.

Celui de Mademoiselle est le plus tranquille,  
il va toujours son petit train. Voyons le mien...  
Ouais, je crois qu'il s'est endormi. Hola ! y  
a t-il moyen d'aller un peu le galop ? allons  
faire quelques gambades pour reveiller ce petit  
pareilleux.

JUSTINE.

Je le crois bien, que le mien est tranquille ;  
ce qui vous fait toutes fremir, me fait rire.

LEONOR.

Et pourquoi s'il vous plaît, petite impertinante ? l'exemple de votre Mere, & de Madame, n'a t-il pas assez de pouvoir sur votre esprit pour vous faire fremir comme nous ? si vous aviez trouvé cette Comedie mauvaise, comme on vous l'a ordonné plusieurs fois, cela ne vous arriveroit pas.

JUSTINE.

Que voulez-vous que j'y fasse, si elle me plaît malgré moi ?

CLORIS.

Prenez patience, Mademoiselle, vous verrez qu'avec le secours de nos Reflexions, vous la trouverez à la fin du compte très ridicule. Ce n'est pas, au moins, l'intrigue qui vous plaît.

JUSTINE.

JUSTINE.

Pardonnez-moi : je la trouve fort naturelle & très amusante.

LEONOR.

Elle vous plaît parce qu'elle roule sur l'amour ? Ah ! je sçaurai bien vous ôter de l'esprit toutes ces fadaïses.

JUSTINE.

Mais, cet amour n'a rien que d'innocent & de louable.

CLORIS

Que dites-vous là, Mademoiselle ? quand il n'y auroit dans cette intrigue, que le tête à tête d'Erasme & d'Angelique qui s'enferment dans le Cabinet de cette Belle, en faudroit-il davantage pour trouver toute l'intrigue criminelle ?

JUSTINE.

Les justes motifs qui les font cacher paroissent assez, pour écarter de nôtre esprit toute sorte de soupçons.

CLORIS.

Dites ce qu'il vous plaira : la vertu d'une fille enfermée avec un Amant tendrement cheri, n'est jamais en sûreté.

ISABELLE.

Madame à raison, si j'étois homme, & que je fusse seul avec elle, je suis persuadé que ses appas mettroient mes plus fermes sentimens en deroute.

JUSTINE.

D'où vient cependant que vous autres, Mesdames, croyez vôtre vertu en sûreté auprès de vos Docteurs, qui sont toujours à vos trousses, & qui passent les jours entiers auprès de vous sans temoins ?

CLORIS.

Vous ne mettez aucune difference entre un Amant & un Docteur , qui ne dit que de pieuses paroles ?

JUSTINE.

Pour moi , j'y en mets beaucoup : mais j'en connois qui confondent aisément l'un avec l'autre.

ISABELLE.

Cela est impossible. Est-ce qu'un Docteur est fait comme les autres hommes ? & quand cela seroit bien ; le Doctorat & la Pruderie ne sont-ils pas des boucliers impenetrables à tous les traits de l'amour ?

LEONOR.

Vous vous amusez là à répondre aux sottes raisons de cette Innocente ; laissez-là , Mesdames , elle n'en vaut pas la peine. Que dites-vous des nouvelles de Binete , du Memoire de Mademoiselle Baudichon , & des Livres de Gilotin ?

JUSTINE

Je vois bien que je me suis trompée en voyant la dedans mille traits de satire les plus ingenieux du monde. Comment faut-il regarder tout cela , Madame ?

CLORIS.

Comme très ridicule.

ISABELLE.

Quoi de plus ridicule , en effet , qu'un Factum de cinquante Avocats contre la Constitution , qu'une Ordonnance des Medecins pour , & le Corps des Barbiers pris pour Arbitres , que la Mere sainte Babile qui dresse un Acte d'Apel pour la Communauté , que Dorimenc à sa Toilete avec deux Abbez ?

LEONOR.

Et Monsieur Braillardin qui examine une  
These de Sorbonne

CLORIS.

A quoi bon tout cela dans cette Comedie ?

ISABELLE.

Sans doute : étoit-ce là la place de Monsieur l'Abbé Cornichon ? de Madame Grosbec, de Madame Betard ? voyez quelle malice, d'aller nommer ainsi tant de gens ! Je crois que si cet Auteur eut pû nous faire passer toutes en revue dans sa Comedie, il l'auroit fait.

CLORIS.

Eh bien ! comment trouvez vous cela ?

JUSTINE.

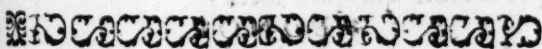
Fort risible, Madame.

CLORIS.

Je vous le disois bien, que vous ne seriez pas long-tems à changer de sentiment. Laissez-nous faire, je veux vous mettre au point d'être surprise d'avoir été capable d'applaudir à tant de sornetes.

JUSTINE.

Que je vous serai obligée de tant de bontez !



## SCENE X.

CLORIS, LYZETE, LEONOR.

PIERROT.

CLORIS.

D'Où viens-tu, Lyzete, avec tous ces Livres ?

H ij



LYZETE.

C'est ma petite Bibliothèque, que j'ay été chercher, parceque je me suis imaginée, que vous en auriez toutes besoin pour les Livres que vous voulez faire contre cette Femme Docteur.

ISABELLE.

Quels sont donc ces Livres ?

LYZETE.

Jean Farine. La Belle Maguelone. Traité des Panniers & des Petenlairs. Histoire Tragique de Raminagrobis, & de son cher Matou Rodilardus. Opiate Spirituelle pour raffermir, resociller & endurcir les Ames relâchées dans la Morale. Plaintes amoureuses de Polichinele.

CLORIS.

Innocente ! que veux-tu que nous fassions de ces Livres ?

LYZETE.

J'ay cru bien faire, Madame.

PIERROT.

Il y a là dedans de fort jolis dictums qui ne gateroient rien.

ISABELLE.

Cette Opiate Spirituelle, ne pourroit-elle pas fournir quelques idées ?

LEONOR.

Madame à un fonds assez riche, sans aller puiser ailleurs.

CLORIS.

Dieu merci, il ne tarit jamais.

PIERROT.

Je voudrois bien que vous missiez quelque Angélique dans vos Ouvrages.

LEONOR.

Pourquoi cela ?

PIERROT.

C'est que je vous fournirois une Anagramme  
que j'ay faite la-dessus

ISABELLE.

Ne pourroit-elle pas entrer dans vôtre dissertation Madame ? il faudroit bien l'y mettre ne fut-ce que pour apprendre à cet Auteur de la Comedie que nous sçavons en faire aussi bien que luy.

CLORIS.

Voyons ces Vers.

PIERROT.

Bel Ange, donr les yeux — atrayans font  
la nique.

A tous les Astres, me — me à l'éclatant  
soleil,

Leur douceur me chatouille & leur flamme  
me pique,

Bien fort, par tout, d'un amour nompareil,  
Causant à mon cœur la colique.

Mais, ce qui de mon mal fait bien l'allege-  
ment,

O des cesteſtes dons tresor très ravissant,  
C'est que si je vous é — pouse ô Belle Ange-  
lique;

Je trouverai dans vous, comme dans vôtre  
nom,

Un Ange plus doux qu'un Mouton.

ISABELLE.

Rien d'avantage,

PIERROT.

Oh que si; mais je n'ay pas encore achevé  
l'anagramme.

LEONOR.

Il faut y mettre la dernière main : ce seroit  
dommage qu'une piece si rare demeurât im-  
parfaite. Comptez mes Dames qu'elle ne fera

90 *La Critique de la Femme Docteur.*

pas un mauvais effet dans nos ouvrages.

PIERROT.

Que dites vous de ces yeux attrayans qui font la nique au soleil & dont la flamme fait sentir à mon cœur la colique d'amour?

ISABELLE.

Voilà qui s'appelle donner aux choses un tour galant & nouveau.

CLORIS.

Il faut avouer qu'un ouvrage est bien peu de chose, desque la delicateffe du gout n'y peut être flâtée par l'assaisonnement de la nouveauté dans le tour ou dans l'expression.

PIERROT.

Si cela est, vous trouverez dans les miens dequoy vous satisfaire.

CLORIS.

Vos vers ne sont pas mauvais. Avez vous fait attention, Mesdames à cet Ange que Monsieur a trouvé dans le nom & dans la Personne d'Angelique? cela me paroît heureux.

ISABELLE.

Il est vray que cette double trouvaille donne un furieux avantage à cette Anagramme sur celle de la Femme Docteur. Ah! Madame, quel coup de foudre pour l'Auteur de cette Comedie, si vous luy montriez votre dissertation theologique en vers & en vers de cette fabrique!

ISABELLE.

Si Madame ne veut la faire qu'en prose, Monsieur ne se refusera pas la gloire de la mettre en vers.

PIERROT.

Je feray votre affaire quand vous voudrez.

CLORIS.

L'offre est trop avantageuse pour ne pas l'accepter.

LYZETTE. à Pierrot.

Donnez-moy une copie de ces vers pour  
mettre avec ma belle Maguelone & mon Jean  
farine.

\*\*\*

## SCENE XI.

ARLEQUIN EN MARQUIS, DEUX  
VIOLONS, CLORIS, LÉONOR,  
ISABELLE.

ARLEQUIN.

**A** Arrêtez, Violons : ce seroit à moi une  
impolitesse, de passer devant ces Dames  
sans les regaler d'un petit concert. Jouez leur  
une sonnade de ma façon.

LES VIOLONS,

CLORIS.

Voilà une charmante musique. C'est du *b* mol  
sans doute ?

ARLEQUIN.

Pardonnez moy, Madame, c'est du *b dur*.  
Ce *b dur* vous étonne ? c'est une addition que  
j'ay faite à la musique, pour me faire un nom  
dans le monde. Tous mes ouvrages musicaux  
sont dans ce goût. Quelle gloire y a-t-il à  
marcher toujours sur les traces de nos Maî-  
tres ? il faut se tirer du pair par quelque décou-  
verte honorable, & j'y ay si bien réussi, qu'on  
ne m'appelle plus que Monsieur le Marquis  
du *b dur*.

CLORIS.

Voyez ce que c'est, mes cheres, que d'a-

92 *La Critique de la Femme Docteur*  
profondir un peu les choses ? pour moi , je ne  
désespere pas d'inventer sur la Grace quelque  
système qui me fera honneur.

LEONOR.

Ce fera bien autre chose que *l'Hipostase  
communicative* ?

ISABELLE.

Et que *la vertu Simpathique* ?

LEONOR.

Et que *l'écoulement harmonique* ?

CLORIS.

Ha ! Mesdames , laissez-là cet écoulement ,  
je vous en prie.

ISABELLE.

Comment donc , vous feroit-il fremir com-  
me Escobar ?

CLORIS.

Eh non. Quoi ! vous n'entrez pas dans ma  
pensée?... Cet écoulement est de moi.... Cet  
écoulement de la nature humaine sur la....

Ha si ! quelles expressions !

LEONOR.

Mais , Madame , ces expressions ne sont pas  
de l'Auteur de la Comedie. Ce sont nos Mes-  
sieurs , qui les ont employées dans quelques  
Ouvrages , pour exprimer la maniere dont  
la Grace nous est communiquée. Gar-  
dons-nous bien de les blâmer ; la censure ré-  
tomberoit sur nous. Il n'y a de l'Auteur de la  
Comedie que le ridicule qu'il donne à ces ex-  
pressions.

ARLEQUIN.

Allons , Violons : qu'on fasse couler dans  
les oreilles de Madame , la douce harmonie  
de mes plus beaux airs. Quelle y coule à  
grands flots , jusqu'à ce que son cœur & son  
esprit en soient inondés , & que l'idée de l'é-

seulement, qui lui déplaît, en soit entièrement effacée.

LES VIOLONS jouent une tempête  
et un bruit de guerre.

ARLEQUIN.

Voilà ce qu'on appelle des écoulements harmoniques.

CLORIS.

Ah ! mon Dieu ! les beaux accords !

ARLEQUIN.

Cela ne vous tente t-il pas, Mesdames ? ce seroit peut-être pousser mon indiscretion trop loin que de vous inviter à danser ?

LYZETTE.

Par ma foi, Mesdames, si j'étois à votre place, je danserois, non pas un, mais dix menuets, ne fut-ce que pour faire enrager ce nouveau Critique des Femmes Docteurs, qui pense vous avoir toutes contristées.

CLORIS.

Il est bien capable vraiment, de nous donner du chagrin. S'il étoit par-là je l'irois prendre pour danser.

ARLEQUIN.

Eh ! morbleu, Madame, faites comme si j'étois lui ; ce sera la même chose. Il croit vous berner toutes sous le nom de Madame Lucrece ; bernez-le moi bien sous mon nom : cela ne me fera aucune peine, je vous jure.

CLORIS.

Je le veux bien. *Elle danse avec Arlequin.*

ARLEQUIN. *en dansant.*

Animez, animez Violons. Que diantre voilà une chanterelle qui ne dit mot. Qu'en fasse ronfler comme il faut toutes ces cordes.

CLORIS.

Faites danser ces Dames, M. le Marquis.

LEONOR.

Mais , si les Comediens viennent à le sçavoir , ils nous jouïront ensuite dans leur Femme Docteur. Au moins , Mesdames , n'en parlons pas dans aucune compagnie ; il pourroit y avoir quelque Actrice que nous ne connoîtrions pas , & qui ne manqueroit pas de mettre cette aventure à profit.

CLORIS.

Que nous ne connoîtrions pas , dites-vous ? Eh ! peut-on s'y méprendre ? pour moi , je distinguerois une Comedienne entre mille.

ARLEQUIN.

Voilà qui est admirable ! à Isabelle , & vous Madame ?

ISABELLE.

Belle demande. Est-ce quelles n'ont pas un caractere particulier qui les distingue ?

ARLEQUIN.

N'aprehendez rien , Mesdames. J'étois venu pour faire entendre à Francisco ces deux Violons que j'ai depuis deux jours à mon service. J'ai fureté par tout , je ne l'ai vu nulle part , ni aucun de sa troupe.

ISABELLE.

Allons , ma Doctrine , il vous fâche de sortir de votre gravité pour entrer en danse ? n'importe il faut suivre l'exemple de Madame.

ARLEQUIN. *dansant avec Isabelle.*

Par la sang bleu , Mesdames les Lucreces , si je ne vous fais pas rire , au moins , je vous ferai danser.

ISABELLE.

Nous vous ferons danser aussi , à nôtre tour , Monsieur l'Auteur.



CLORIS.

Ce n'est pas mal cela. Je compte que , M. le Marquis feroit bien son rôle dans une Comedie. Ah ! mon Dieu ! si nous pouvions voir jouïr cet Auteur sur un Theatre quel plaisir pour nous , Mesdames ! C'est lui , au moins , que vous representez , Monsieur le Marquis ?

ARLEQUIN. *imitant la maniere de danser affectée de Cloris.*

Et qui donc , Madame ?

CLORIS.

Ah ! que cela est bien ! continués , je vous prie.

ARLEQUIN.

Je ne sçaurois , Madame : vos éloges ont mis ma modestie hors de cadence.

CLORIS.

J'entens quelqu'un vâ voir qui c'est Lyzete.

ISABELLE.

Je crains toujours que quelque Actrice ne nous surprenne. Sortons d'ici , Mesdames , j'en serois inconsolable , si ce malheur nous arrivoit.

*Fin du quatriéme Acte.*

# ACTE V.

## SCENE PREMIERE.

LEONOR ISABELLE, JUSTINE,  
LUCILE ARLEQUIN.

LEONOR.

**L**E voici : approchons nous de luy,  
sans faire semblant de rien.

ISABELLE *a Justine.*

Passiez de ce côté, (*a Lucille*) & vous de  
l'autre.

TOUTES QUATRE *saisissant Arlequin*

Ah ah ! Monsieur l'Introducteur des im-  
portuns, nous voulons vous apprendre a  
procurer de l'ennuy aux gens en depit qu'ils  
en ayent ; vous serez berné tout a l'heure  
sans misericorde.

ARLEQUIN.

Auriez vous bien cette cruauté , après avoir  
reçu de moi l'honneur de connoître Mada-  
me Cloris , & de jouir de son aimable  
conversation ?

JUSTINE.

Puisque c'est un bon ragout que tu nous  
as procuré, là tu est un trop galant person-  
nage pour n'en vouloir pas payer la façon.

ARLEQUIN.

Ne pourriez vous pas remettre la partie a  
demain ? j'ay maintenant la colique & vous  
savez bien que Hipocrate deffend de berner  
un

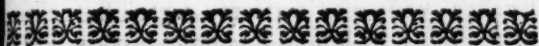
un homme dans cet état.

ISABELLE.

point, point ; c'est un remede à tous maux.

ARLEQUIN.

Au secours ! Justice ! je suis mort. Hai, hai, hai !



## SCENE II.

ARLEQUIN, PHLEGIAS,

ARLEQUIN.

Ah ! Monsieur Phlegias que vous venez à propos !

PHLEGIAS.

Quest-ce donc ?

ARLEQUIN.

Si vous eussiez tardé un moment, on alloit faire à toute ma personne un affront des plus insignes.

PHLEGIAS.

Et qui ?

ARLEQUIN.

Ces diablesses de Comediennes qui enragent de me voir dans vôtre parti & qui ne pouvant me faire changer , vouloient me berner à toute outrance.

PHLEGIAS.

Voyez la malice du monde : on m'avoit dit cependant que tout ce que vous faisiez pour nous , n'étoit que pure grimace , & que vous nous jouiez tous. c'est sur quoi je venois vous sonder.

ARLEQUIN.

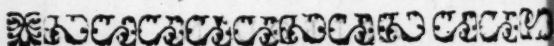
Qu'elle calomnie ! je suis trop heureux dans mon malheur, de pouvoir encore vous convaincre de la sincérité de mon zèle. Voilà nos Acteurs qui vont finir la répétition de leur Comédie. Cachez vous vite derrière cette statue pour être témoin de la manière dont je vais fronder cette Pièce. Vous verrez bien-tôt si c'est vous où la femme Docteur que je ôie.

PHLEGIAS

Voilà une plaisante figure : qu'en prétendez-vous faire ?

ARLEQUIN.

C'est une statuë que nous devons donner bien-tôt en spectacle , en habit de Docteur, & de Marquis & revetue de tous les ornemens qui nous font ouvrir des yeux d'admiration sur tant de plats personnages qui, comme cette statuë, n'ont d'autre mérite qu'un vain titre & de plus vaines apparences. On la faite creuse, vaine & légère, afin que celui, qui la doit représenter, s'y puisse renfermer & la faire agir sans peine. Cachez vous y vite.



## SCENE III.

JUSTINE, LUCILE, ARLEQUIN,  
PHLEGIAS.

JUSTINE *continue la répétition de son*

*rôle: Scene 7. Acte 3.*

**I**E le crois, ma sœur : mais soyez tranquille, vous même, sur les sentimens d'Erasme ; votre vertu

*Il aura jamais lieu de s'en allarmer. Il se voit qui vient apparemment pour me voir.*

ARLEQUIN.

Alte-là Signor Erasfe ! vous ne devez pas croire que lorsque vôtre Amante dira , *je vous abandonne*. La peste ! quel gate-intrigue vous faites ! si vous entendiez seulement les trois à quatre mots qui précèdent , vous feriez crouler une partie de ce charmant édifice qu'on a bâti pour la Femme Docteur.

JUSTINE.

Te voila encore scelerat ? Il faut que tu ayes le diable au corps. Ne devrois-tu pas être las de ce manège !

ARLEQUIN.

Ne vous fachez pas , charmante Angelique. Sans moi vôtre cher Erasfe alloit faire un pas de Clerc , qui vous auroit privée du plaisir de luy donner martel en tête

LUCILE.

Laissons le faire ; aussi n'avancerions nous rien.

JUSTINE ( *continue.* )

*Le voici qui vient apparemment pour me voir ; mais je vous laisseray , si vous voulez , la liberté de vous expliquer la premiere avec lui , & si vous en faites un Amant , je vous l'abandonne*

ARLEQUIN.

Allons, Erasfe, qu'on paroisse maintenant.

LUCILE.

*Vous me l'abandonnez ?*

JUSTINE.

*Où je vous l'abandonne , où est-il donc ?*

ARLEQUIN.

Je crois qu'il s'est impatienté à force d'attendre. Je vais prendre sa place. *Qu'en dis-tu ?* Angelique m'évite & dit qu'elle m'abandonne!

100 *La Critique de la Femme Docteur.*  
juste ciel ! que dois-je croire ! de grace expliquez-  
moi ce mystere , & vite, vite, vite. Ma foi , si  
vous tardez un moment, je vais tomber la tête  
premiere dans le desesoir.

LUCILE.

*Vous venés de l'entendre en pourriez vous douter ?*

ARLEQUIN.

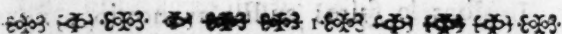
*L'ingraté ! elle me trahit pour me sacrifier au  
pia pia glou glou.*

PHLEGIAS *caché dâns la statuë, bas à  
Arlequin.*

*Y songez-vous d'aller faire Erasme, aulieu de  
critiquer cette Comedie?*

ARLEQUIN *bas à Phlegias*

*Ce n'est que pour me mettre en train. Oh  
que je ne le prendrai pas toujours sur ce ton-  
la.*



## SCENE IV.

ARLEQUIN, PHLEGIAS, FLORIDOR  
PIERROT, LEONOR, LUCILE,

LEONOR *repete la 3. Scene du 3. acte.*

**T**E voila'encore Baudichon ? Tu es insatiable  
&c. . . tout cela est bon mais je ne puis  
plus y fournir. Pour cette fois ici je ne te donne-  
ray que ces vingt Pistoles , adieu mon enfant ,  
fais bien mais complimens à nos Messieurs.

ARLEQUIN.

*Ajoutez en une , Madame Lucrece , pour lui  
faire donner vingt coups de trivieres.*

LUCILE. (*représentant Mademoiselle Baudichon.*)

*Je n'y manqueray pas Madame.*

PHLEGIA, *bas à Arlequin.*

C'est bien dit : courage, Arlequin; nen laissez passer aucune,

FLORIDOR.

Il me faut encore prendre le Rôle de Gilotin : mais il ne m'embarrassera guere, puisqu'il ne s'agit que de lire *Il lit.*

*Divers moyens de rogner les ongles au Pape par un Frere appellant de la communauté des Tailleurs.*

PHLEGIAS, *bas.*

Sifflez, sifflez.

ARLEQUIN *siffle.*

FLORIDOR.

Veux-tu te taire ?

ARLEQUIN.

Ce n'est pas moi, c'est mon sifflet qui parle.

FLORIDOR *lit.*

*Complainte sur la chute infortunée des Papes Libere, Honerius & soixante deuxieme repetition.*

ARLEQUIN *siffle.*

FLORIDOR.

Crois moi : laisse là ton sifflet, autrement je te bailleray de cette complainte sur les oreilles, *il lit. Traité de l'Equilibre, ou l'on demontre à ceux qui le voudront croire, que deux ou trois Evêques sont d'un poids equivalent à celui de tous les Evêques du monde Chrétien.*

PHLEGIAS *bas à Arlequin.*

Dites que cela est ridicule.

ARLEQUIN.

Vous croyez railler Monsieur l'Auteur ? nous vous ferons voir cependant, quand vous vou-



drez , qu'il est tel de nos Docteurs, dont l'esprit, mis en balance avec celui de tous les Evêques du monde Chrétien , l'emportera toujours par sa pesanteur. Eh morbleu, nous ne sommes pas gens à prendre le change.

PHLEGIAS *bas à Arlequin.*

Bon ! poussez toujours de même.

FLORIDOR.

Puis qu'il n'y a pas moyen de te faire taire , je veux faire juger à tes épaules , lequel des deux est le plus pesant, ou mon bras, ou l'esprit de ton Docteur. *Il poursuit Arlequin qui fuit au tour de la Statue à laquelle il donne plusieurs secousses.*

ARLEQUIN.

Si Monsieur Phlegias estoit ici , il vous apprendroit bien à parler avec plus de respect de nos Docteurs.

FLORIDOR

Si Monsieur Phlegias estoit ici, nous le ferions servir d'exemple.

PHLEGIAS ( *à part* )

L'impertinent !

LEONOR.

Veux-tu t'aller promener avec t'on Monsieur Phlegias ?

PHLEGIAS.

Voyez l'insolence.

ARLEQUIN.

Savez vous bien que Monsieur Phlegias est un Docteur ?

LEONOR.

Je fais que Monsieur Phlegias est un sot , & toi un fou.

PHLEGIAS *à part.*

Et vous êtes une effrontée.

ARLEQUIN.

Je veux dire à Monsieur Phlegias la manière

dont vous le traitez, afin qu'il fasse une bonne satire contre vous

PIERROT.

S'il vient, je veux faire Monsieur de la Bertaudiniere à sa barbe pour le faire crever de depit.

PHLEGIAS *à part.*

A-t-on jamais vu une pareille hardiesse ?

FLORIDOR.

Et moy, je luy ferai faire Monsieur Bertaudin.

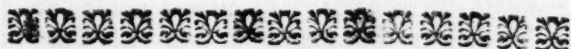
LEONOR.

Et moy, je le coëffcray en dame Lucrece.

PHLEGIAS, *dans les transports de colere, ou le jette le mepris que l'on fait de sa personne, oublie qu'il est caché dans la statue, pousse un cri qui épouvante les Acteurs & les met en fuite.*

PIERROT *en fuyant.*

O Dieux quel prodige ! voilà une Statue qui parle !



## SCENE V.

PHLEGIAS.

**Q**UOY ! je seray toujours la dupe de ces scelerats de Comediens ! Ah maligne engeance, que ne vous ay-je connus plutôt ! je me serois bien gardé de prendre sur mon compte le succès d'une entreprise, qui ne pouvoit tourner qu'à ma confusion. Helas ! que vont dire nos Messieurs, quand ils sauront que

104 *La Critique de la Femme Docteur*  
tous mes soins n'ont abouti qu'à avancer la  
représentation de cette Femme Docteur ! à  
combien de traits de raillerie ne vais-je pas  
estre exposé de leur part !

+++++

## SCENE VI.

ARLEQUIN, PHLEGIAS.,

ARLEQUIN.

**V**ICTOIRE , Monsieur Phlegias ! sans y son-  
ger vous avez fait le plus grand coup du  
monde. Tous nos Acteurs sont deroutés : ils  
ne savent que penser de la voix qui est sortie  
de la bouche de la Statue , & je compte que la  
Femme Docteur sautera de cette affaire.

PHLEGIAS.

O Ciel ! serois-je assez heureux pour . . .

ARLEQUIN.

Oui , Monsieur Phlegias , vous estes le plus  
heureux des Mortels , n'en doutez point ; voilà  
Francisco, qui fait rage pour dissiper la frayeur  
de son monde ; il y a déjà perdu son latin.

PHLEGIAS.

Je fais bien un moyen de rendre infaillible  
le succès de cette aventure , pour peu que vous  
voulussiez me seconder. Mais . . .

ARLEQUIN.

Quoy ! Monsieur Phlegias , vous vous de-  
fieriez de moy ? Ah, ne me faites pas ce tort,  
je vous en prie.

PHLEGIAS.

Vous n'avez pas dit à personne comme la  
chose s'est passée. !

ARLEQUIN.

La peste! que nenni. Voions vôtre moiën.

PHLEGIAS.

Je serois d'avis . . . mais , vous me trahirez peut-être ?

ARLEQUIN.

Ah! c'est trop m'outrager. Vous voulez sans doute me desesperer par vos soupçons ? Eh Monsieur Phlegias , je suis à vous , comme un Moliniste est au Diable ; vous pouvez m'en croire. faut-il encore des sermens pour . . .

PHLEGIAS.

Non , non , cela suffit : je compte sur vous. Je serois d'avis de faire courir le bruit , que durant la repetition de cette Comedie scandaleuse , le Ciel a fait éclater contre elle son indignation , par la voix de . . . quelqu'un de nos Saints , si vous le jugez à propos. Qu'en dites vous ?

ARLEQUIN.

*Vivat* Monsieur Phlegias ! ma foy l'invention est merveilleuse & digne de vous. Mais à quel saint attribuerons nous ce miracle ?

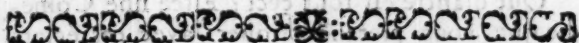
PHLEGIAS.

Il vaut mieux en faire honneur à saint Paris , d'autant mieux que nous luy en avons déjà fait faire un. Comme le Peuple est fort credule , desque vos Acteurs auront publié l'avanture de cette Statuë qui le frappera , nous le trouverons disposé de reste à prendre les impressions que nous voudrons luy donner ; & si une fois il est persuadé que le Ciel s'est déclaré contre la Femme Docteur , vous allez voir tous les Esprits changer sur le compte de cette Comedie , la regarder avec d'autres yeux. La voila bien tôt après , dans un decri general. Et qui fait les fruits , que pourra produire dans

la suite , l'opinion de ce miracle ? combien d'autres n'en avons nous pas hazardé , qui n'étoient pas , à beaucoup près , si bien fondés que celui ci , & qui cependant augmentent si fort la vénération pour nos saints Docteurs , dans l'esprit de la plupart de nos femmes devotes , qu'elles aimeroient mieux renoncer à tous les Saints de l'Eglise qu'aux nôtres : Je vais répandre le bruit de ce nouveau miracle. Il faut que , de vôtre , côté vous l'appuyez de vôtre mieux. Si nous réussissons , vous pouvez compter sur une bonne récompense.

## ARLEQUIN.

S'il ne tient qu'à mentir , je suis vôtre homme. Je battrai si bien l'imposture , que je défie l'Avocat du Diable de pouvoir y mordre. Laissez moi faire : je veux que vos SS. fussent-ils plus damnés que Luther & Calvin , éclipsent désormais tous ceux de vos Ennemis. Mais ce sera , s'il vous plaît , à condition qu'après ma mort vous me ferez faire aussi quelque prodige. *Seul.* hi , hi , hi , hi , que cela seroit plaisant , si quelques Torticolis faisoient graver un jour le portrait d'Arlequin à côté de ceux des Quesnels. Et si ces Devotes du faux coin venoient faire des vœux sur mon Tombeau ! je crois qu'à force de me faire rire , elles me feroient revenir de l'autre monde.



## SCENE VII.

FRANCISCO, PIERROT.

PIERROT.

Tenez : voilà vôtre Monsieur de la Ber-  
taudiniere , je ne veux avoir rien à demê-  
ler avec les Leviatans & les Belzebuts.

FRANCISCO.

As-tu aussi perdu la raison comme les autres ?

PIERROT

Hé Monsieur Francisco , ne soyez pas incré-  
dule. Il est certain qu'un Demon, ou quelque  
autre malin esprit a parlé par la bouche de  
cette Statuë , pour nous empêcher de jouer  
nôtre Comedie.



## SCENE VIII.

ARLEQUIN, ISABELLE,  
FRANCISCO.

ISABELLE.

HI, hi , hi , hi , Monsieur Phlegias ,  
comme vous savez forger les miracles.  
Et dis moy mon pauvre Arlequin , quand te  
verrons nous en rang d'oignon avec ces Saints  
de nouvelle fabrique ?

FRANCISCO.

Que diantre est tout ceci ? Estce une Comedie que vous pretendez jouier avec ces éclats de rire d'un côté & de ridicules frayeurs de l'autre ?

ARLEQUIN.

O Dieux ! dans quelle colere le voila ! Isabelle, invoquons Saint Paris pour qu'il appaise cette bourasque.

ISABELLE à *Francisco*.

He bien : que pretendez vous avec ces yeux ardans / me voulez vous manger ? venez , je veux vous apprendre un miracle qui va guerir dans un instant cette grande inquietude ou vous voilà.

+++++

## SCENE IX.

M. TINTAMARRE , ARLEQUIN.

M. TINTAMARRE.

O Uaïs , seroit-il bien vray qu'il fut arrivé quelque prodige en nôtre faveur ?

ARLEQUIN *imitant le ton de voix de M. Tintamarre*.

Miracle ! M. Tintamarre , miracle ! Tout , jusqu'aux Statuës , crie contre la Femme Docteur. Voila qui doit nous encourager à hurler aussi de toutes nos forces.

M. TINTAMARRE.

Je croiois , ma foy , que M. Phlegias vouloit rire. Comment diable , cette Statuë a parlé ?

ARLE-



ARLEQUIN.

Rien de plus vray , M. Tintamarre.

M. TINTAMARRE.

Et qu'en pensez vous, vous autres ?

ARLEQUIN.

Pour moy je suis de l'avis de M. Phlegias ,  
qui croît que c'est SP. qui a fait ce miracle.

M. TINTAMARRE.

Voilà de mes gens qui decident d'abord en  
leur faveur. Il me semble qu'on pouvoit aussi  
bien atribuer ce prodige à ceux de nos cin-  
quante qui sont morts.

ARLEQUIN.

Voyez vous , Monsieur Tintamarre ? la  
grande opinion qu'ils ont conceû de vôtre  
merite, fait, qu'ils croiroient vous offenser ,  
s'ils en canonisoient quelque autre avant vous.  
Ils veulent que vous soyez le premier, & ils  
n'attendent pour cela que vôtre depart de ce  
monde. S'il vous tarde de recevoir cet honneur,  
nous avons dans nôtre voisinage un Medecin  
fameux , qui vous expediera vôtre passe-port  
dans moins d'une heure , quand vous voudrez  
tomber entre ses pates.

M. TINTAMARRE *promenant avec  
un air reveur.*

Plus je pense à cette aventure , plus mon  
esprit se confond. Il faut assembler nos Mes-  
sieurs , pour voir ce que ce peut estre.

+++++

SCENE X.

FRANCISCO , PIERROT ,  
LEONOR , ISABELLE.

FRANCISCO.

**V**Oilà une imposture bien horrible ! après  
cela nous vous menagerions Mrs. les Phle-  
gias ? Non , morbleu, il faut les aller jouer aux  
quatre coins du monde, puisqu'ils osent se jouer  
ainsi de Dieu & des hommes.

PIERROT.

Parlasangbleu , je suis bien aise que cela ne  
soit rien : aussi me faisoit-il bien de la peine de  
quiter M. de la Bertaudiniere.

ISABELLE.

Doucement. J'entends par-là Monsieur Phle-  
gias, qui vient, sans-doute, voir l'effet de son  
miracle. Feignons d'entrer dans sa pensée

+++++

SCENE XI.

PHLEGIAS , LEONOR ,  
PIERROT, ISABELLE,  
LUCILE.

**H**Elas ! qui l'auroit cru que cette Comedie  
fut si mauvaise , que d'obliger le Ciel à  
s'élever contr'elle !

LEONOR.

Monsieur Phlegias nous le disoit bien qu'il nous arriveroit quelque malheur.

LUCILE.

Où est donc Arlequin ? ne pourrions nous pas savoir ce qu'il pense de cet événement ?

LEONOR.

Il n'y a pas moyen de luy arracher une parole. Il est triste comme un bonnet de nuit.

ISABELLE.

Mes cheres , je crois qu'il ne suffit pas , pour expier nôtre faute , de ne pas jouer la Femme Docteur. Si nous voulons apaiser les manes de ces illustres Personnages que nous allions jouer dans cette Comedie. il faut, n'en doutez point, il faut en faire une contre les Molinistes ; autrement , nous ne nous deferons jamais de ces troubles & de ces frayeurs dont nous sommes sans-cesse agitées. Je ne sais quel est vôtre sentiment ; mais pour moy je sens la dedans quelque chose qui me dit , *joie , joie , joie , joie les Molinistes.*

LEONOR.

Helas ! j'éprouve la même chose.

PHLEGIAS *à part.*

Non , jamais bonheur ne fut égal au mien. Quoy , nos plus grands Ennemis deviennent nos Amis & des zelés deffenseurs de la verité ! C'en est fait : me voila chef du parti. Pourroit-on me disputer cet honneur après un succes si glorieux ? non, sans doute ; & lorsque je jouiray d'un si beau titre , on ne dit pas que le parti est sur le *Petit pied*.

ISABELLE.

Ah ! Monsieur Phlegias , que vous aviez bien raison de vous opposer à la representation de la Femme Docteur ! voila que le

112 *La Critique de la Femme Docteur.*  
Ciel nous deffend de jouïr cette Comedie.

PHLEGIAS.

Est-il possible ?

ISABELLE.

Tandis que nous en faisons la repetition , il est sorti de cette Statuë une voix terrible qui...  
ahi , j'en fremis encore.

PHLEGIAS.

Je ne vous diray rien là-dessus ; mais, ce qu'il y a de bien assuré , c'est que le Ciel ne pouvoit qu'estre irrité contre un spectacle de cette nature.

LEONOR.

Eh bien , M. Phlegias, que ferons nous pour vanger le Ciel & vous autres aussi ? n'avez vous pas là quelque Comedie contre les Molinistes ?

PHLEGIAS.

Je ne m'amuse point à ces sortes d'ouvrages ; quoique si j'en faisois , ils seroient bien mieux troussés que la Theologie tombée en quenouille ; mais ce sont des bagatelles que je regarde au dessous de moy. Il feroit beau voir un Docteur de ma façon , après avoir fait des *Infolio* , composer de petits livres qui ne sont pas plus gros qu'un almanach. Cela me feroit tort dans le monde. Tout ce que j'ay pû faire en faveur de Madame Cloris , ça été de luy fournir le plan d'une Comedie qu'une Dame zelée pour la bonne cause s'est chargée de composer.

LEONOR à Phlegias.

Ne voudriez vous pas nous faire part de ce plan de Comedie que vous avez imaginé ?

PHLEGIAS.

Pourquoy non. La Morale severe sera la Reine de la Comedie. Jans. S Cir. Quesn. &c. seront ses Amans , qui disputeront , non pas à la pointe de l'épée , mais au bout de la plume,

l'honneur de ses bonnes graces. D'un autre côté l'on verra la Morale relachée sa rivale, qui fera tous ses efforts pour la détrôner. Mais, comme celle-ci a dans son air quelque chose de doux & de caressant, qui previent trop les esprits en sa faveur, nous couvrirons son visage d'un masque hideux qui la defigurera si bien, qu'elle paroitra tout à fait odieuse, au moins à ceux qui ne la connoissent point.

ISABELLE.

Ah l'heureuse invention ! ce n'est pas là l'ouvrage d'un jour, Monsieur Phlegias ; & vous m'avez bien l'air d'avoir dressé depuis longtemps vos batteries.

PHLEGIAS.

Moy ! point du tout. J'ay trouvé tout cela presque sans y songer.

ISABELLE.

Voyez jusqu'où va la force de l'imagination ? Que n'avez vous travaillé pour le Theatre M. Phlegias ? vous auriez effacé les Molières.

LUCILE.

Comme il sourit ! comptez qu'il a travaillé pour nous, plus que nous ne pensons.

+++++

SCENE XII.

FRANCISCO, ARLEQUIN,  
FLORIDOR, PIERROT,  
LEONOR, ISABELLE,  
LUCILE, PHLEGIAS.

LEOOR.

Où allez vous si vite Arlequin ? approchez : nous voulons vous apprendre une bonne nouvelle.

ARLEQUIN.

Non, non, je suis pressé : il faut que j'aille dès ce pas en pelerinage aux tombeaux des illustres deffenseurs de la verité , pour apaiser leur colere & y faire amande honorable du ridicule que leur donne la Femme Docteur.

FLORIDOR.

Ah, mon Frere , attendez : nous y irons ensemble.

ISABELLE.

Je seray aussi de la partie.

ARLEQUIN.

Oh que nenni. Je veux estre grave durant tout le chemin , & vous me feriez trop rire. *Il s'en va.*

LEONOR.

Il faut qu'il soit bien frappé de cet accident ! Revenons à nôtre Comedie & me reserve au moins le personnage de la Morale severe.

LUCILE.

Ce sera moy qui l'auray , s'il vous plait.

ISABELLE.

Donnez moy ce role M. Phlegias, je le feray

mieux qu'elles , sans contredit.

FLORIDOR.

Que vous disputez-vous là ?

LEONOR.

Monsieur vient de nous faire le plan de la Comedie qu'on prepare contre la Femme Docteur , dont la mora.e severe sera le principal personnage , & je veux ce rolle pour moy. N'ay-je pas raison ?

FLORIDOR.

Voyez M. Phlegias , comme on est amoureux de vos idées. Comptez qu'elles feront fortune.

ISABELLE.

On le feroit bien plus de sa personne , s'il vouloit se laisser aimer.

PHLEGIAS.

Ne parlons point d'amour, je vous en prie. Cela n'est pas édifiant.

ISABELLE.

Le moyen de s'en empecher , quand on vous regarde.

PHLEGIAS.

Lorsque les objets nous plaisent trop , il faut fermer les yeux ou les jeter à terre.

ISABELLE.

Je pourrois me crever les miens que je n'avancerois rien. Vous estes dans mon esprit depuis les pieds jusqu'à la tête. Ah Monsieur Phlegias ! qu'il y auroit du plaisir à faire la Morale severe & a avoir un Amant Docteur comme vous ! Je vous en prie , M. Phlegias , donnez la moy. Je me sens pour cette Morale des demangeaisons que je ne saurois vous exprimer. M. Phlegias , M. Phlegias, auriez vous le cœur de me la refuser ?



O Ciel ! comme vous me l'accomoderiez , si elle tomboit entre vos mains ! n'y songeons pas , s'il vous plaît ; vous me paroissez trop égrillarde Vous faisiez le personnage de Finete n'est-ce pas ? voilà ce qui vous a gâtée.

PHLEGIAS.

Que cela ne vous fasse point de la peine. Croyez vous que je ne sauray pas me deguïser comme une autre ? prendre un air modeste & composé , faire de ma Prude , pousser de fréquents soupirs , jetter de temps en temps des regards amoureux vers le Ciel , censurer à tout propos la conduite des autres , proposer la mienne pour modele , nourrir mon zele des meilleurs morceaux , de peur qu'il ne s'affoiblisse , le mitonner entre deux draps bien chauds pour l'empêcher de se refroidir ? ha, laissez moy faire. Je suis plus habile que vous ne pensez.

PHLEGIAS

Vous en savez trop ma Mie. Encore une fois cette Finete vous a gâtée. Vous feriez bien mieux la morale relachée. Si vous voulez ce Personnage , je vous le donneray bien.

ISABELLE.

Oùï ? pour n'avoir à ma suite que des Docteurs relâchez ? Je suis votre servante : des Amans de cette espece , ne sont pas mon fait.

PIERROT.

Elle dit tout cela , parce qu'elle compte que vous me ferez Docteur de la Morale severe , & quelle voudroit m'avoir pour amant. Contentez la M. Phlegias , vous verrez qu'elle sera bien attrapée , car je ne veux pas faire l'Amant de cette Morale.

PHLEGIAS.

Pourquoy cela ?

PIERROT.

Ces Femmes severes grondent trop. Elles sont toujours pretes à quereler ; & puis, cette Morale ne seroit peut-estre severe que pour moy & toute douce pour elle & pour ses autres Amans. Je veux faire l'Amant de la Morale relachée. Comment les appelez vous ces Amants ?

PHLEGIAS.

Escobar. Covar ..

PIERROT.

Ah Escobar ! je le veux , je le veux , moy.

FLORIDOR

Vous estes bien prompt à choisir , & moy, ne vous en deplaise , je me constitue Escobar avec la permission de M. Phlegias.

PIERROT.

Vous ne l'aurez pas , je l'ay demandé avant vous.

FLORIDOR.

Prenez SP.

PIERROT.

Prenez le vous même.

FLORIDOR.

C'est , trêve d'Escobar : autrement vous serez froté.

PIERROT.

Je me moque de vos menaces , moi.

PHLEGIAS, *se metant entre deux.*

Eh ! doucement , Messieurs , il y a des Docteurs relâchez pour tout le monde.

FLORIDOR, *voulant fraper Pierrot, frape Phlegias.*

Voilà pour vous apprendre à parler.

PIERROT. *à Phlegias.*

M'a-t-il touché ?

FLORIDOR.

Excusez M. Phlegias: ce coup luy appartient :  
Je vous prie de le luy rendre.

+++++

## SCENE XIII.

FRANCISCO, *les mêmes.*

FRANCISCO.

**J**E viens d'entendre le sujet de vôtre dispute.  
Et pour vous mettre d'accord, je vous declare  
que ce sera moy qui feray Scobar.

FLORIDOR.

Si je n'ay point ce personnage, je dis adieu  
à la troupe,

PIERROT.

Et moy aussi.

PHLEGIAS.

Mais, vous ne pouvez pas lui disputer ce Rôle,  
s'il en a envie. C'est vôtre chef, & en cette  
qualité, il à droit de choisir.

FLORIDOR.

Chansons que tout cela !

PHLEGIAS.

Mais, si chacun de vous autres veut gouverner,  
le moyen que les choses aillent dans  
l'ordre ?

FLORIDOR.

Qu'il nous laisse Escobar & nous le laissons  
maître du reste.

ISABELLE.

Sans doute : c'est bien dit.

FRANCISCO.

Que fera donc ceci ? Quoy ! tout , jusqu'à cette Engeance femeline s'élève contre moy ! savez vous bien, que si je me le mets en tête , aucune de vous ne fera la Morale severe ?

ISABELLE.

Ce ne sera pas vous qui en deciderez.

FRANCISCO.

Mais , voyez cette petite revêche. Et qui donc s'il vous plaît ?

LEONOR.

Chacun dans ce monde à ses lumieres , pour juger de ce qui lui convient.

PHLEGIAS.

Voila une terrible opiniâtreté. Et s'il vous somme , comme lui étant engagez . de prendre de sa main le rôle qu'il voudra vous donner , & de le laisser paisible possesseur d'Escobar ?

FLORIDOR.

Dans ce cas , apel comme d'abus.

TOUS *ensemble.*

Apel , apel , apel , apel.

FRANCISCO. *à Phlegias.*

Que cela ne vous fasse point de la peine ; je trouverai bien le moyen de leur faire entendre raison. *Il s'en va.*

PHLEGIAS

Donnez-y tous vos soins , je vous en prie : il seroit dommage que vous ne fussiez pas d'accord dans une affaire de cette conséquence.

ISABELLE. *en s'en allant.*

Si nous cedons , ce ne sera qu'à la consideration de M. Phlegias.

PHLEGIAS.

C'est trop d'honneur que vous me faites.

PHLEGIAS. *seul avec Leonor.*

Un mot , s'il vous plaît , Mademoiselle. Je vous ai choisie pour représenter la Morale Severe. Vous me paroissez très propre pour ce personnage. Dailleurs , je suis bien aise de vous distinguer des autres , car je vous estime beaucoup.

LEONOR.

L'agréable surprise ! Quelle reconnoissance , M. Phlegias , pourroit égaler la mienne !

PHLEGIAS.

Comme c'est un personnage tout nouveau pour vous , & qui demande certaines connoissances que vous n'avez point , je vous exerceraï , si vous le voulez.

LEONOR.

C'est trop de graces que vous me faites. Et quand sera-ce , s'il vous plaît , que vous commencerez à me former ?

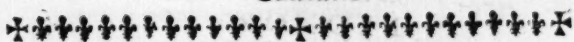
PHLEGIAS.

Helas ! quand il vous plaira : Ce soir même , si vous voulez. Mais , comme le recueillement est nécessaire , quand on veut bien inculquer une chose , & que d'ailleurs il ne faut pas exciter la jalousie de vos compagnes , nous prendrons pour cet exercice un endroit écarté , où personne ne puisse nous interrompre. N'êtes-vous pas de cet avis ?

LEONOR.

Sans doute. Ah ! quel plaisir vous me faites ?

SCENE.



## SCENE XIII.

PHLEGIAS, CLORIS.  
LYZETTE.

PHLEGIAS, *avec un air triomphant.*

IL est inutile, Madame, de vous donner plus de mouvemens pour empêcher la représentation de la Femme Docteur, c'est une affaire faite. Je vous l'avois bien dit, que j'en viendrois à bout.

CLORIS.

Je le crois. J'étois pourtant bien aise d'apprendre la vérité du succès de la bouche même des Comédiens. Je vous en félicite.

LYZETTE.

Je m'imagine qu'ils doivent estre bien mortifiés. Ah que cela leur sied bien ! je ne crois pas qu'une autre fois ils aient envie de jouer les Femmes Docteurs.



## SCENE XIV.

PHLEGIAS, CLORIS, LIZETTE,  
LEONOR JUSTINE, LUCILE,  
ISABELLE.

ARLEQUIN, *Un cresspe sur la tête & un linceul à la main pour essuyer ses larmes.*

CLORIS.

ENCORE ici, Mesdames ? voilà une constance bien édifiante.

L

LEONOR

Peut-on se laisser de deffendre la verité.?

CLORIS.

Il faut la deffendre jusqu'au bout & faire retomber sur cette Femme Docteur tout le ridicule qu'elle alloit jeter sur tout nôtre corps.

ARLEQUIN.

Ahi ! ahi ! pauvre Femme Docteur. Ahi ! que vas-tu devenir ? pourras tu résister aux efforts de tant de Phlegias , de tant de Metaphrastes de tant de Cloris , de tant de Tintamarres qui vont te tomber sur le corps ? Pourquoi faut il que j'aye animé tant de gens à ta perte ! Helas ! c'est moi , c'est moi , qui suis la cause de ton malheur. Ahi , ahi , que l'on souffre , d'avoir fait du mal quand on a le cœur tendre ! à *Lizete qui rit*. Taisez vous cruelle , ne rougissez vous pas de vouloir interrompre le cours de mes justes larmes , laissez la rire mes yeux , pleurez toujours pleurés & fondez vous en eau. Ahi , ahi , ahi.

CLORIS.

Y songez - vous de vous affliger ainsi de la plus belle action que vous ayez jamais faite

ARLEQUIN.

Ah ! quand je luttois avec vous contre la Femme Docteur, je ne voyois pas les grands services qu'elle alloit nous rendre , si une fois on l'avoit jouée sur un theatre. En étalant au grand jour nôtre ridicule , & celui de nos Systemes , il est certain qu'elle auroit empêché de croître le nombre de nos Sectateurs, & que par là elle nous assuroit à jamais le glorieux titre de petit nombre des Elus ; au



lieu que si nous en triomphons , & que cette illustre affligée tombe sous nos coups , nôtre nombre augmentera comme auparavant , & peut estre à un tel point qu'il deviendra le plus grand. Que deviendrons nous alors ? nous aurons beau faire ; ce beau privilege de petit nombre des Elus passera malgré nous à nos Adversaires & ne laissera voir en nous qu'un tas de reprouvez.

*Impatiens desirs d'une illustre vengeance ,  
Enfans impetueux de nos ressentimens,*

Si nous ne vous eussions pas si-tôt lâché la bride , nous aurions prévu tous ces malheurs. Ahi ! ahi : chere Femme Docteur que ne puis-je reparer tout le mal que je t'ay fait ! j'y travailleray , mamour , & si mes soins sont vains , je m'arracheray les cheveux , je me mordray les doigts , je me donneray de la tête contre la muraille , je me fondray tout entier en larmes , en soupirs , en sanglots. Ahi , ahi !  
*il s'en va.*

+++++

## SCENE XV.

FRANCISCO, & le mêmes

FRANSISCO avec un air empressé  
*sans voir Cloris.*

Eh bien , mes enfans êtes-vous prêts ?

FLORIDOR.

Comme des changeurs.

FRANCISCO.

**V**ous pouvez donc renguâner vos Roles  
quand il vous Plaira. Je suis bien fâché

L ij

de la peine que vous avez prise ; mais il m'a  
 falu recourir à ce tour de Normand pour de-  
 tromper bien de personnes qui croioient que  
 si nous voulions donner au Public la Femme  
 Docteur , tout ce qu'il y avoit de personnes  
 raisonnables se souleveroient au bruit de cette  
 representation D'ailleurs j'ai cru que les divers  
 incidens , quë ce bruit feroit naître, me four-  
 niroient des amusemens propres à me guerir  
 d'une vilaine melancolie qui se joüoit de tous  
 les remedes de la faculté. Je fais bien que les  
 Scenes que ce bruit nous a procuré ne me-  
 ritent pas le nom de comedie ; mais vous vous  
 en contenterez pour ce soir , s'il vous plaît ,  
 en attendant quelque chose de mieux.

PIERROT.

Je pouvois bien me rompre la tête pour y  
 faire entrer M. de la Bertaudiniere.

LEONOR.

Me voila donc delucrecée ? tant mieux. Le sot  
 Personnage que je jouois là.

ISABELLE.

Adieu , ma pauvre finete. nous trouve-  
 rons bien le moyen de nous rejoindre.

CLORIS.

Ah ! M. Phlegias nous sommes jøuez.

PHLEGIAS.

Oufse creve. Retirons nous Madame tout  
 doucement. Heureux trois & quatre fois ceux  
 qui n'ont rien à demêler avec ces Diables de  
 Comediens.

LYZETE.

Cela n'est pas honnête de se mocquer ainsi  
 des gens.

ARLEQUIN *dans la Statuë.*

Grand merci du miracle, M. Phlegias.